



**PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :**

**PARIS ET SEINE**  
 Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
**DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).**  
 Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.  
**POUR L'ANGLETERRE**  
 Un an, franc de port, 18 s — Cahier mensuel, 1 s 6 pence.

**RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.**

S'adresser pour la rédaction à  
**M<sup>ME</sup> EMMELINE RAYMOND,**  
 Et pour les abonnements et réclamations à  
**M. A. FIRMIN-DIDOT.**

Toutes les lettres doivent être affranchies.

**PRIX DE LA MODE AVEC GRAVURES COLORIÉES :**

**PARIS ET SEINE**  
 Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.  
**DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).**  
 Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.  
**POUR L'ANGLETERRE**  
 Un an, franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin-Didot et C<sup>o</sup>, sera considérée comme non avenue.  
 — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'Étranger, le port en sus.) LONDRES : ASHER & C<sup>o</sup>, 13, Bedford Street, Covent Garden, C. W.

**Sommaire.** — Corsage avec plastron brodé et col. — Ustensiles de ménage. — Écran pour cheminée. — Toilette de visites. — Tablier de ménage — Col en dentelle. — Robe pour fillette de 12 à 14 ans. — Bijoux nouveaux. — Deux ceintures. — Sortie de bal. — Tablier pour peindre ou tablier de ménage. — Toilette de promenade en drap. — Toilette de dîner. — Sortie de bal en drap. — Robe pour jeune fille de 14 à 16 ans. — Bonnet du matin. — Bonnet pour dame âgée. — Description de toilettes. — **MODÉS.** — COURS D'ÉDUCATION A L'USAGE DE BABY (XII) : Baby n'est pas sage. — TRAVAUX FÉMININS : la Peinture sur toile, imitation de tapisserie (II). — ÉPISODES D'HISTOIRE NATURELLE : le Lotus; les Oiseaux chiffonniers.

**Supplément littéraire.** — ROMAN : l'Héritage de Gledesworth (suite).

**Corsage avec plastron brodé et col.**

(Les figures 58 et 59 verso appartiennent à cet objet.)

Ce corsage, en drap vieux-rose, garni d'un plastron et d'un col en soie écru brodé, se ferme sous le plastron. On recouvre la doublure devant avec du drap froncé sur l'épaule, et disposé en bas des deux côtés du plastron en quelques plis dirigés en avant. Un ruban, disposé en ceinture sur le bord inférieur du corsage, est terminé sur le côté gauche par un nœud. Les manches très froncées, sont boutonnées au bord inférieur.

Pour exécuter le plastron on reporte d'abord le dessin (voir la broderie du plastron) d'après la figure 58 sur un fond ayant les dimensions nécessaires. On remplit les motifs isolés avec de la soie cordonnet vieux-rose au point de dentelle, ainsi qu'avec des motifs au point de reprise et de petites roues. On tend, pour les barrettes, le brin du travail en allant et en revenant; on le recouvre en le festonnant. On fait pour les tiges et les branchages des coutures croisées, dont les fils sont réunis au milieu par un brin de soie. On entoure tous les motifs avec une ganse tordue en soie vieux-rose et fils d'or, fixée par des points invisibles. On exécute le col, dont la figure 59 donne le dessin de même façon.

**Écran pour cheminée.**

Cet écran, ayant 87 centimètres de hauteur, en forme d'éventail, fait en bambous bruns vernis, est garni d'un fond en bois recouverte de feuilles de palmier; le devant est orné de morceaux de satin vieux-rouge clair et gris bleu, disposés à plat sur un dessous de carton. On fixe sur les coutures de jonction de la ganse d'or, retenue par des points transversaux en soie. On brode sur le satin une branche de roses jaunes et un oiseau au passé, avec des soies de couleur. On borde le morceau de satin avec deux bandes de peluche vieux-rouge clair, retenues à intervalles réguliers par de la ganse d'or.

**Ceinture en cuir.**

Cette ceinture, en cuir jaune, haute devant, est ornée d'une boucle d'acier, formant une double torsade.

**Ceinture en jais.**

Cette ceinture, faite en jais non taillé, forme une pointe devant. On la ferme sur le côté par une boucle en jais.

**Bijoux en jais.**

Ces bijoux se composent d'une chaîne de montre, d'un diadème à mettre dans les cheveux, d'une broche, d'un collier et d'un bracelet. Ils sont faits en jais noir taillé.

**Bonnet du matin.**

Ce bonnet, orné de ruban bleu pâle étroit, se compose de bandes de gaze brodée, bleues et blanches, ayant 10 centimètres de largeur. On coupe une passe en tulle raide blanc, biaisée au bord de devant; on la borde avec du ruban de gaze. On la garnit devant avec une double rangée de bouclettes de rubans. On fronce une bande brodée ayant 1 mètre 20 centimètres de longueur, de façon à lui laisser 38 centimètres de longueur; on y fixe à l'intérieur un ruban de laiton; on coud le morceau sur la passe, que l'on garnit devant, en dessous du volant, avec une rosace en rubans. Le bonnet est orné de mêmes rosaces et d'un nœud fait avec une bande brodée.

**Bonnet pour dame âgée**

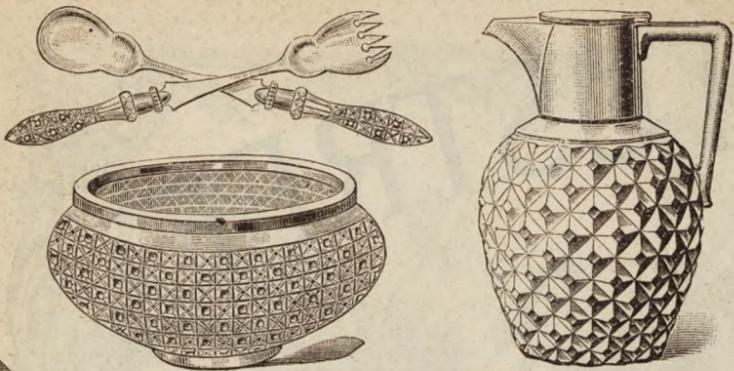
La passe de ce bonnet, faite en tulle noir raide, est complétée par un fond de tulle noir. Celui-ci est arrondi sur les côtés transversaux supérieurs. On le recouvre avec du tulle noir

à pois, on le plisse sur les côtés, on y fait une coulisse dans laquelle on passe un ruban élastique. Le bord de devant de la passe est garni de deux bandes de tulle disposées en plis creux et posées l'une sur l'autre. Leur point de départ est couvert par un ruban de soie brochée, qui sert de brides. La garniture



Corsage avec plastron brodé et col.

Modèle de chez M<sup>me</sup> Coussinet, rue Richer, 43.



N° 1. Ustensiles de ménage. N° 5.  
Modèles de la Maison Kirby, rue Auber, 5.

du bonnet est complétée par des nœuds de ruban, et par de la dentelle noire, disposée en spirales.

**Ustensiles de ménage.**

N° 1. — Saladier de forme nouvelle, et couvert à salade américain; en cristal, à taille diamant. Prix : 120 francs.

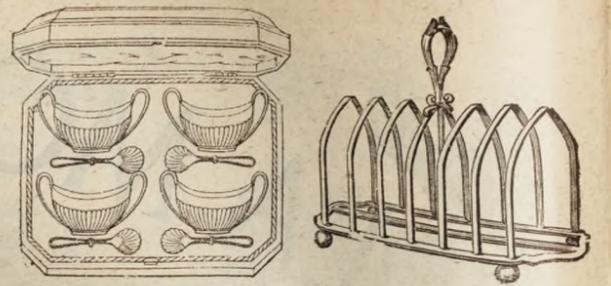
N° 2. — Porte-tartines. Prix : 16 francs.

N° 3. — Carafe à vin, de forme boule. Prix : 55 francs.

N° 4. — Boîte à biscuits, en cristal taillé. Prix : 60 francs.

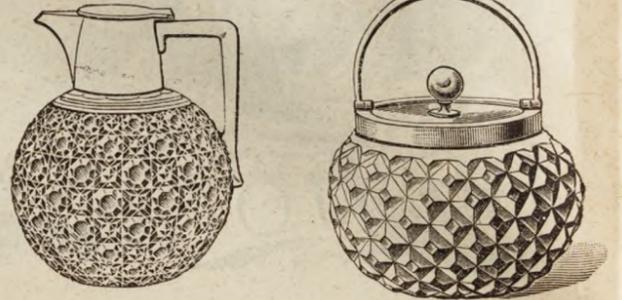
N° 5. — Carafe à vin en cristal taillé pio, monture argent. Prix : 60 à 80 fr.

N° 6. — Écrin contenant quatre salières, avec leurs cuillers. Prix : 140 francs.



N° 6.

N° 2

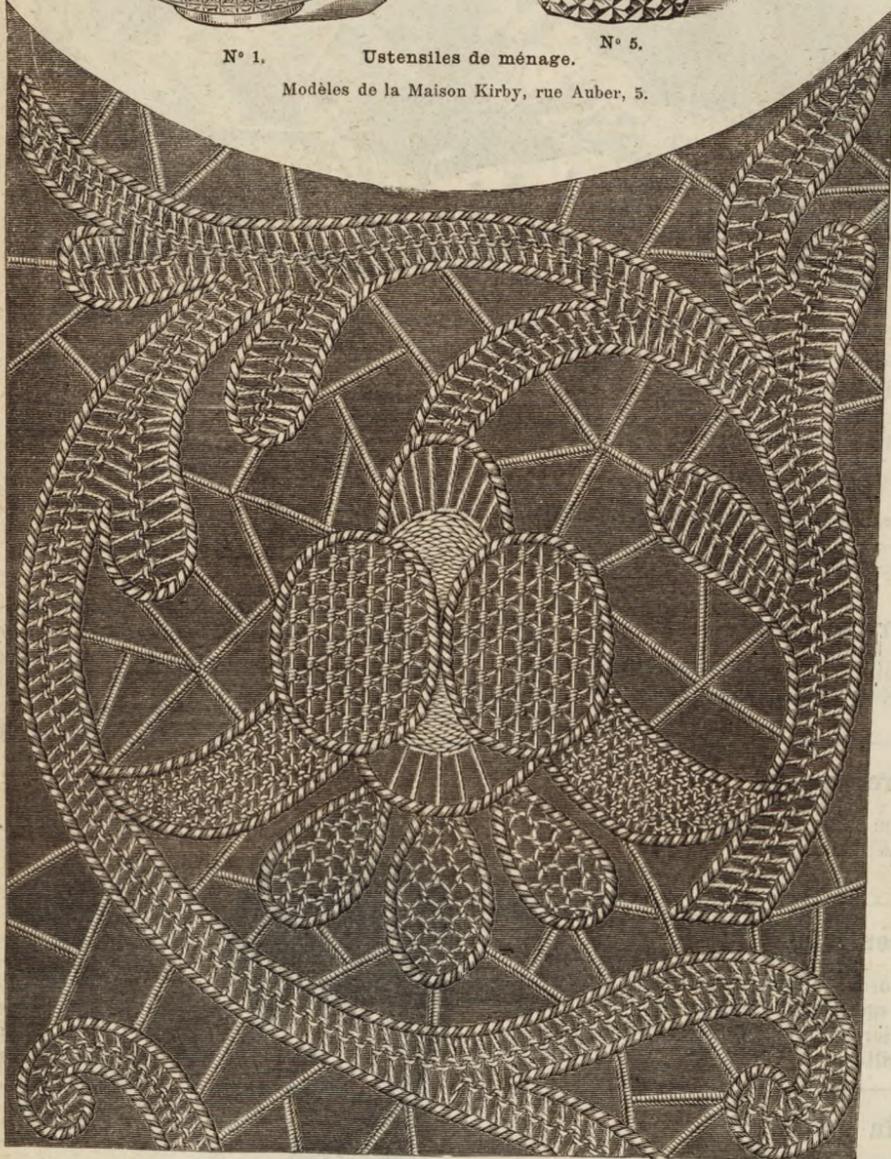


N° 3.

N° 4.

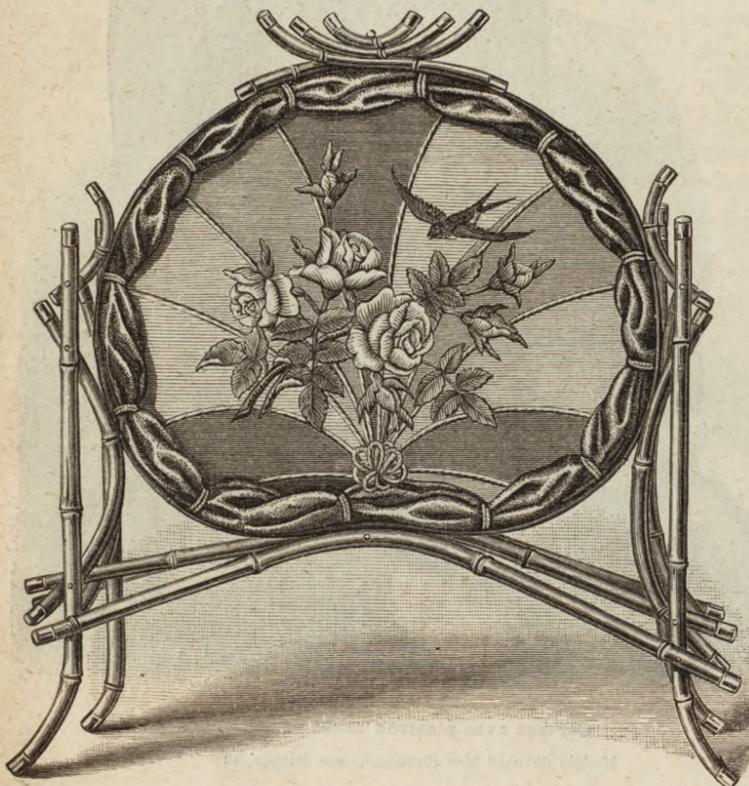
Ustensiles de ménage.

Modèles de la Maison Kirby, rue Auber, 5.



Broderie du plastron (grandeur naturelle).

(La figure 58 verso de la planche de patrons est la continuation du dessin.)



Écran pour cheminée.

Modèle de chez M<sup>mes</sup> Allais-Debet, rue Jean-Lantier, 4.

N° 7. — Ménagère. Prix : 45 fr.

N° 8. — Moulin à poivre, en cristal taillé. Prix : 30 francs.

N° 9. — Seau à glace, en cristal taillé. Prix : 30 à 40 francs.

N° 10. — Carafe à vin, en cristal taillé. Prix : 55 francs.

**BIJOUX**

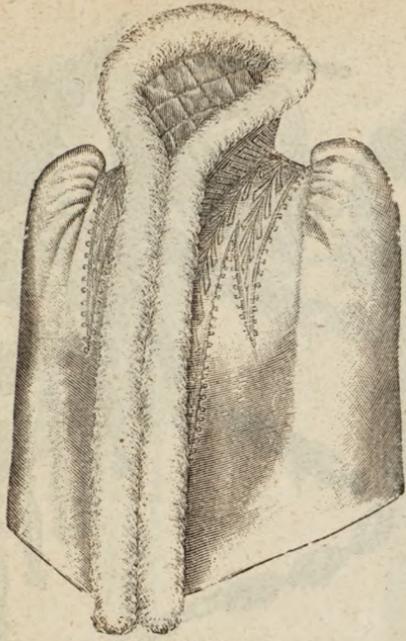
NOUVEAUX.

N° 1. — Nouvelle chaîne s'allongeant à volonté, d'un tissu très fin en métal doré ou bien en métal vieil argent pour le lorgnon ou la face à main. Prix : 3 fr. 50. La même en argent blanc ou bien en vieil argent véritable. Prix : 10 francs;



Toilette de visites.

Modèle de chez M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67.



Sortie de bal (devant).

en argent doré : 12 francs. — N° 2. Broche Cléopâtre en métal doré, la tête ornée de quatre pierres; belle imitation turquoises; les deux yeux formés par deux rubis. Prix : 6 fr. 50 c.

N° 3. — Broche aspic en métal épargné martelé, or jaune, or rouge et or vert mélangés; belle imitation de perle fine au bout du dard. Prix : 4 fr. 50 c.

N° 4. — La Perle, longue chaîne de cou de 1<sup>m</sup>,50; anneaux en métal doré

et espacés de perles fines (belle imitation). Cette chaîne, terminée par un anneau à ressort, sert à supporter soit la montre, soit la face à main. Prix : 15 francs.

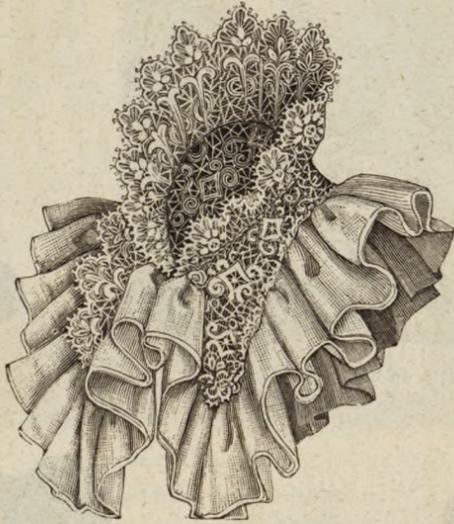
Ces bijoux peuvent être expédiés franco par la poste en France contre mandat-poste, augmenté de 50 centimes pour le port; à l'étranger franco, contre mandat augmenté de 1 fr. 25 c. lorsque la commande n'atteint pas 18 francs. Expédition franco contre remboursement pour la France à partir de 28 francs.



Toilette de promenade en drap (dos).

Description de toilettes.

Robe de mariée en velours blanc, à traine princesse carrée. — Le devant, légèrement drapé sur le côté gauche, est orné d'une riche broderie en perles fines. Le col-plastron avec revers châle, fait en satin blanc, est couvert de même broderie. Le corsage drapé, sans pinces, est complété par un corselet pareil au col-plastron, orné de même broderie. Les manches, en velours, bouffantes vers le haut, très étroites vers le poignet, sont ornées d'une haute manchette pareille au corselet. Le bord inférieur de la jupe est orné d'une même broderie en perles fines.



Col en dentelle.

Toilette de visites en drap nuance ophélie. — La jupe, légèrement drapée par devant, est disposée derrière en plis éventail, et forme une petite traine; sur chaque côté retombent des nœuds-flots, en velours nuance prune de Monsieur. Sur une partie du de-



Robe pour fillette (dos).

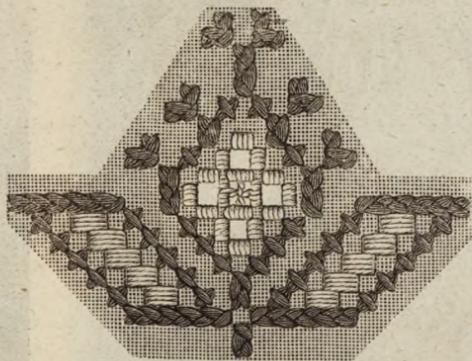


Robe pour fillette de 12 à 14 ans. Modèle de chez M<sup>lle</sup> de La Torchère, rue de Rennes, 120.

vant de la jupe, et se prolongeant sur le côté jusqu'au bord inférieur, se trouve une broderie en soie de plusieurs tons ophélie, prune et mauve. Corsage-plastron avec empiècement de broderie en pointe, encadrée dans une veste-corselet, prenant sous les bras. Trois barrettes de velours prune de Monsieur traversent le devant du corsage, pour réunir les deux côtés de la veste. Bretelles de même velours, avec nœuds sur les épaules. Manches très larges pour la partie supérieure, avec haut parement de broderie.



Tablier de ménage.



Broderie des nappes et serviettes publiées dans le n° 52. (Voir le dessin sur le verso de la planche des patrons.)



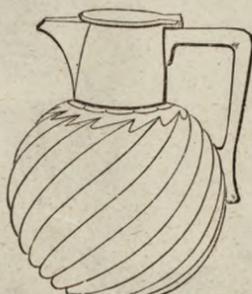
Jaquette pour fillette (dos).



Robe pour jeune fille de 14 à 16 ans (dos).



N° 9.



N° 10.

Ustensiles de ménage.



N° 8.



N° 7.

Modèles de la Maison Kirby, rue Auber, 5.

Nouvelle  
chaîne.  
Modèle  
de chez  
madame  
Leconte,  
rue du  
Quatre-  
Septembre  
31.



Ceinture en jais.

### MODES

Pour les diners, comme pour les toilettes de soirée destinées aux dames de goût et d'âge sérieux, on fait beaucoup de robes en velours de Lyon; ces robes ont une *traine* plus ou moins longue, à volonté ronde ou carrée, mais ne se font pas sans *traine*; celle-ci est montée à la taille, en plis ronds. Le fond de jupe est simplement *coulissé*, au milieu comme pour toutes les autres robes; les lés qui forment la *traine* sont doublés d'une *ouatine*, tissu souple et moelleux que l'on pose entre le velours et sa doublure de soie; sur l'envers de la *traine*, à partir de la mi-hauteur, on pose des volants de dentelle imitée, qui alternent avec des volants de taffetas découpé,



Sortie de bal.

Modèle de chez M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence 67.



Bijoux en jais.

Modèles de la Maison Daguin, passage du Lion, 38.



Bonnet pour dame âgée.

Modèle de chez M<sup>lle</sup> de La Torchère, rue de Rennes, 120.



Bonnet du matin.

de couleur assortie à celle de la robe; la dentelle est noire, crème ou blanche suivant que le velours est noir, de teinte moyenne ou de teinte claire; cette garniture, en soutenant la *traine*, lui communique un mouvement gracieux.

On garnit peu les robes de velours, cette



Tablier pour peindre ou tablier de ménage.

Modèle de chez M<sup>lle</sup> de La Torchère, rue de Rennes, 120.



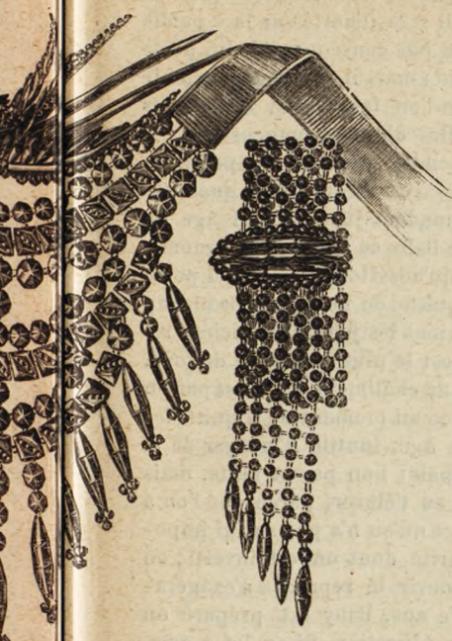
Toilette de promenade en drap.

Modèles de chez M<sup>me</sup> Gradoz, rue de p



Toilette d

rue de p

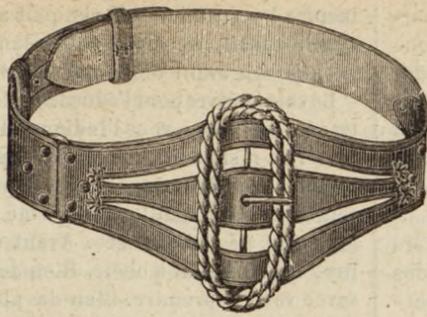


n jais.  
sage du faumon, 38.



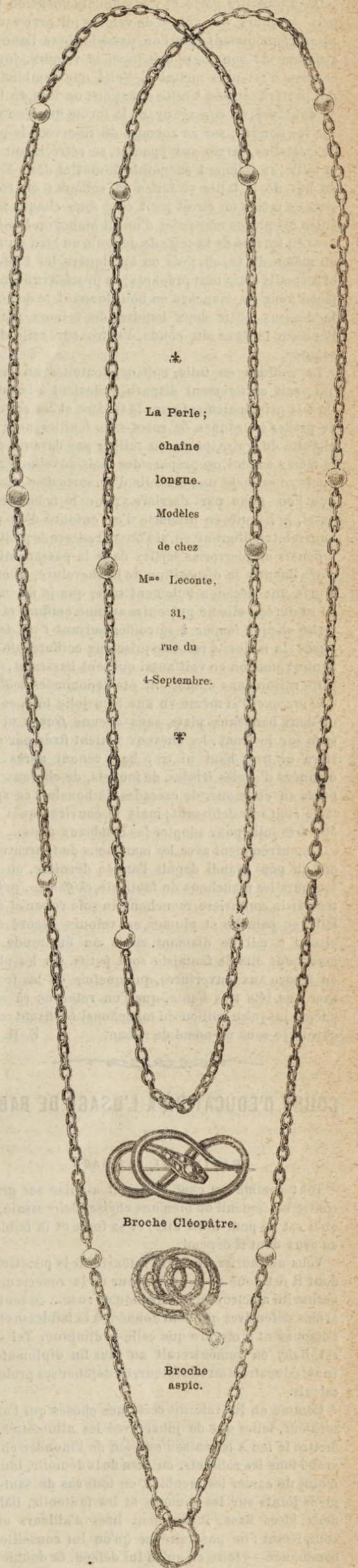
Sortie de bal en drap.

Modèle de chez M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67.



Ceinture en cuir.

éttoffe, très riche, se suffisant à elle-même; on emploie le point de Venise en guise de rabat à l'encolure, ainsi qu'en demi-manche ou jockey; on pose des motifs de jais en forme d'étoiles ou de fleurs, sur les côtés d'une jupe ouverte, sur un tablier de dentelle parsemé de jais, et autour d'un corsage [découpé, de façon à simuler un corselet ouvert jusqu'à la taille et complété par une guimpe, pareille au tablier. On emploie aussi en guise de revers, de corsage-veste, de basques rapportées et de revers de manches, la grosse broderie de Lyon, crème, cernée de couleur pareille à celle de la robe.



La Perle;

chaîne

longue.

Modèles

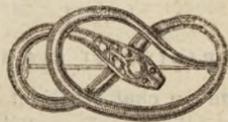
de chez

M<sup>me</sup> Leconte,

31,

rue du

4-Septembre.



Broche Cléopâtre.



Broche aspik.



Coquette de diner.

e Gradoz, rue de Provence, 67



Robe pour jeune fille de 14 à 16 ans (devant).

Modèle de chez M<sup>me</sup> Coussinet, rue Richer, 43.

On a toujours porté et vraisemblablement on portera toujours des robes de velours; il arrive donc assez fréquemment que l'on possède dans l'une des armoires de son logis une jupe de velours, dont le corsage n'est plus mettable. Voici une combinaison qui portera remède à cette situation: on fera, en tissu de doublure, un corsage ayant la forme que l'on voudra lui donner; sur ce corsage on réservera la place de bretelles, larges aux épaules, se rétrécissant vers la taille, se joignant en pointe devant et dans le dos au bas de la taille et faites en velours; on réservera de même un étroit petit côté sous chaque bras; entre ces places marquées d'un fil blanc, on bouillonnera en travers de la laize de dentelle ou bien du tulle ou même du surah, puis on appliquera les bretelles et les petits côtés tout préparés; on procédera de même façon pour les manches en bouillonnant le dessus et le dessous entre deux bandes de velours, placées l'une sur la ligne du coude, l'autre sur celle de la saignée.

La coiffure en tulle, rubans, dentelles ou fleurs, qui avait entièrement disparu, redevient à la mode. On fait principalement pour le théâtre et les concerts de petites couronnes de roses sans feuilles, avec une aigrette de *crosse*, posée au milieu par devant; pour le même emploi, on prépare des biais de velours auxquels se rattache une dentelle d'or, sorte de couronne que l'on noue par derrière; pour le même usage aussi, le béguin, en broderie d'or, entouré d'un gros bourrelet en filigrane, ou, si l'on veut encore, le petit toit japonais en pierreries serties dans la passementerie d'or. Quant à la disposition de la chevelure, la mode a pris une décision tellement sage, que je me méfie de sa durée: elle ne préconise aucune coiffure et autorise chaque femme à se coiffer suivant l'air de son visage; la majorité reste acquise aux coiffures un peu hautes; mais on en voit aussi qui sont basses, et, pour cette raison sans doute, ont été dénommées *coiffures à la grecque*. J'ai même vu une bien jolie tête, coiffée de deux bandeaux plats, sans aucune frange ni frisure sur le front; les cheveux étaient fixés par derrière ni trop haut ni trop bas; venant après tant d'années d'orgies frisées, de toupets, de cheveux disposés en chignons, de cascades de boucles, ce spectacle était rafraîchissant; mais je conviens qu'il faut être très jolie pour adopter les bandeaux plats.

Concurremment avec les manchons de fourrure qui ont un peu grandi depuis l'année dernière, on voit toujours les manchons de fantaisie, *chiffonnés*, préparés par la couturière, manchons en soie ruban et dentelle, en peluche et plumes, en velours décoré d'un oiseau à œil de diamant, rubis ou émeraude. Les manchons dits de fantaisie sont petits. On les plisse ou fronce aux ouvertures, quelquefois on les fronce avec une tête très haute, que l'on retourne çà et là (même jusqu'au milieu du manchon) en fixant cette garniture sous un nœud de ruban. E. R.

## COURS D'ÉDUCATION A L'USAGE DE BABY<sup>(1)</sup>

### XII

#### BABY N'EST PAS SAGE

Tout comme un chat essaie et aiguise ses griffes contre un fauteuil ou bien une chaise, Baby essaie, dès qu'il est né pour ainsi dire, et sa force et la faiblesse de ceux dont il dépend.

Vous ne sauriez mesurer l'intensité de la pénétration dont il est doué et la profondeur de la rouerie que la nature lui a octroyée. Pénétration et ruse... ce sont les armes défensives qui sont données à la faiblesse et qui s'émeussent à mesure que celle-ci diminue. Tel qu'il est, Baby en remonterait au plus fin diplomate: à vous, éducatrice ou éducateur, de déjouer ses profonds calculs.

Comme on lui interdit certaines choses qui l'amuseraient, telles que de jouer avec les allumettes, de mettre le feu à la maison ou bien de l'inonder en ouvrant tous les robinets, ou bien de la démolir, tout au moins de casser les meubles, en tous cas de sauter à pieds joints sur les canapés et les fauteuils, Baby a deux idées fixes, intimement liées d'ailleurs et se complétant: ne pas faire ce qu'on lui conseille ou commande — faire ce qu'on lui défend. Ce double but

inspire les premiers efforts qu'il accomplit pour conquérir l'outil que représente le langage. Les mots qu'il prononcera avant tout sont: *Veux pas* — et: *Ze veux*.

La voie à suivre pour l'éducation de Baby est donc toute tracée: lui-même vous l'indique. Il importe d'abord de briser sa résistance, ensuite de le plier à la docilité. En un mot, l'enseignement le plus important pour lui, l'enseignement qui contient en germe toute son éducation est celui de l'obéissance. Avant de lui apprendre à lire, apprenez-lui à obéir. Rien de plus facile, si vous savez vous y prendre. Rien de plus inutile à entreprendre, si vous êtes plus faible que Baby, si vous voulez éviter à tout prix de le contrarier, si, pour n'avoir pas à le contraindre, vous vous contentez de la matérialité de l'obéissance, si vous vous en tenez à la lettre et n'allez pas jusqu'à l'esprit. Il est en effet des mères qui triomphent et pensent avoir cause gagnée lorsque leur enfant a *obéi* sans s'en douter, et grâce à la ruse qu'elles ont employée. Ce genre d'obéissance n'est pas seulement insuffisant; il est encore nuisible, car il révèle à l'enfant que non seulement vous traitez avec lui de puissance à puissance, mais que vous en êtes réduite à la condition de la plus faible des deux puissances, puisque vous usez, envers lui, de ruses et de détours. Croyez-vous d'ailleurs qu'il soit indifférent de lui donner cet exemple?... et qu'il ne saura pas un jour s'en servir contre vous, et plus tard au détriment d'autrui, en tout cas, au grand dommage de sa loyauté et de sa délicatesse?

La facilité de la tâche qui consiste à rendre Baby obéissant, dépend bien moins de la nature de son caractère que des aptitudes, de l'intelligence, de la fermeté de la personne qui l'élève: père ou mère, ou grand-mère ou tante, peu importe. Savoir discerner, parmi les choses défendues, celles qui sont réellement importantes — éviter de contrarier l'enfant inutilement ou sur des sujets d'ordre secondaire, se garder en un mot de faire de l'éducation comme les Chinois font de la peinture, c'est-à-dire en mettant tout indistinctement sur le premier plan; ne point user l'autorité, en menaçant de châtiments que l'on n'applique pas; ne point abuser du châtiment, en l'appliquant aux cas d'inégale importance; élever l'enfant, non pas avec sévérité, mais avec fermeté; non pas avec faiblesse, mais avec tendresse; et si l'on persévère dans cette voie, si l'on réprime — au risque de faire pleurer ou même hurler Monsieur Baby — toute tentative de résistance, tout manque de respect, toute velléité d'insolence, on aura bien rarement besoin de recourir au châtiment.

Ce châtiment, quel sera-t-il? C'est à l'éducateur de le chercher et de le trouver en l'adaptant au caractère de Baby. Je crois que l'on fait fausse route depuis quelque temps, en s'adressant à la raison de Baby, en lui rendant compte des motifs pour lesquels on fait appel à sa docilité. L'obéissance sans phrases, l'obéissance passive, est préférable pour le premier âge, en ce sens qu'en faisant appel à la raison de l'enfant, on s'adresse à une personne absente.

Et si l'enfant résiste?... Dans ce cas, et comme il n'est pas en état de comprendre d'autres arguments, il faut bien recourir à ceux de la force, et, le cas échéant, frapper non à la tête ni au visage, mais sur la *partie voulue*. Mes lectrices ignorant ce que ces deux mots désignent, je vais ouvrir une parenthèse, pour leur conter qu'une dame de nos amies voyageait dans un compartiment de chemin de fer; près d'elle un jeune homme vint s'asseoir. Quand je dis *s'asseoir*, l'expression n'est pas tout à fait juste. Il s'assit à l'américaine, c'est-à-dire sur son dos en logeant les deux talons de ses bottes dans le filet des bagages, placé vis-à-vis de lui. Justement indignée, la dame en question l'interpella en ces termes:

— Monsieur?...

— Madame?

— Êtes-vous Français?

— Mais certainement, Madame!

— Alors asseyez-vous, sur la « partie voulue ».

Et le jeune homme, abasourdi, dégringola du filet des bagages et se trouva, comme par enchantement, assis sur la « partie voulue ».

C'est là qu'il faudra atteindre Baby, récidiviste dans la désobéissance, Baby en fureur, Baby révolté par la résistance, que peuvent rencontrer quelques-uns de ses caprices, Baby qu'il faut plier à l'obéissance à tout prix, pendant qu'il est encore tout petit afin de n'avoir pas à recourir à ce moyen plus tard, lorsqu'il serait déjà un peu accessible à la persuasion; on ne

le prendra pas par surprise; on l'avertira que s'il commet certains délits, il sera fouetté sur la « partie voulue », et qu'il dépend par conséquent de lui de se soustraire à ce châtiment; mais il faut toujours tenir toutes les promesses que l'on fait, aussi bien celles d'un châtiment que celles d'une récompense; et s'il s'est obstiné, on lui tiendra parole, sous peine de perdre toute autorité vis-à-vis de lui. Et si quelques mères désolées me demandent jusqu'à quel âge on peut infliger à Monsieur Baby ce traitement ignominieux, je leur répondrai qu'aussi longtemps qu'il porte la robe prétexte (il la quitte, de nos jours, beaucoup plus tôt que ne la quittaient les jeunes patriciens romains), cet habillement est le plus commode de tous, pour appliquer ce genre de châtiment. S'il n'est pas en possession de l'obéissance au moment où il quitte les vêtements du premier âge, inutile d'essayer de le frapper: il n'obéira jamais; non par sa faute, mais parce que l'on n'a pas su l'élever, parce que l'on a faibli, rusé avec lui, parce qu'on n'a pas su lui imposer le respect de l'autorité dont on est investi; on peut affirmer, sans encourir le reproche d'exagération, qu'à l'âge de quatre ans, Baby est préparé ou impropre à recevoir son éducation. Si on lui a permis, parce qu'il était *tout petit*, de résister à la volonté de son éducatrice, d'agir au gré de ses fantaisies, d'injurier les personnes dont il dépend, le pli est pris: l'enfant sera toujours désobéissant. C'est donc sur ces premières années que doit porter toute la sollicitude des parents, et, je le répète, la tâche n'est difficile à accomplir que lorsque l'autorité ne sait ou ne veut pas être l'autorité; lorsqu'elle ne sait ou ne peut pas agir avec persévérance et fermeté, avec suite et intelligence; lorsqu'elle procède par saccades et semble par conséquent agir par caprice, punissant rigoureusement un jour ce qu'elle a toléré les jours précédents. A part ces cas, et se guidant d'après la justice, procédant avec fermeté, au lieu d'obéir à la colère, l'éducation d'un enfant n'est pas une entreprise aussi mal aisée qu'on le croit communément.

Je me suis occupée, dans ces lignes, surtout de Monsieur Baby. Mademoiselle sa sœur est infiniment plus facile à élever: on peut, presque toujours, se contenter de la défense, sans être forcée de recourir au châtiment corporel. Si cependant des cas exceptionnels se produisaient, ce qui est salutaire pour le frère le serait aussi pour la sœur... jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, si l'on n'a pas réussi à la rendre docile dans les deux ou trois premières années de son existence.

EMMELINE RAYMOND.

## LA PEINTURE SUR TOILE

IMITATION DE TAPISSERIE (1)

### II

(Voir les nos 49 et 50.)

Les couleurs employées pour la peinture imitant la tapisserie sont des couleurs liquides, des teintures qui doivent bien pénétrer la toile en s'y fixant.

Le nombre des couleurs à employer n'est pas bien déterminé; les personnes qui ont l'habitude de peindre et qui ont la connaissance approfondie des couleurs, ainsi que de leur mélange, n'en ont besoin que de huit à dix, car elles composent elles-mêmes les tons qu'elles emploient.

Ces couleurs sont: jaune de chrome clair — jaune de chrome foncé, — vermillon, — bleu de cobalt, — bleu de Prusse, — brun Van Dick, — vert de Prusse, — sépia, — carmin.

On ne doit jamais se servir de noir. Cette couleur doit être exclue de la palette.

Les personnes plus novices ont besoin d'avoir leurs tons tout faits; ainsi il leur faut les couleurs ci-après: jaune de chrome clair, — jaune de chrome foncé, — jaune de cadmium, — terre d'Italie, — terre de Siègne brûlée, — terre de Siègne naturelle, — terre d'Ombre, — brun rouge, — brun Van Dick, — rouge de Saturne, — vermillon, — garance, — violet bleu, — violet pourpre, — bleu de cobalt, — outremer, — bleu de Prusse, — vert émeraude, — vert printemps, — vert olive, — vert de Prusse, — payn's grey, — carmin, — sépia.

(1) Voir les nos 31, 32, 34, 40, 47, 50 de 1889 et les nos 16, 22, 29, 38, 39 de 1890.

(1) Une erreur de mise en page a placé le 3<sup>e</sup> article dans le no 50 de 1890, avant le 2<sup>e</sup> article que nous publions dans ce numéro.

Il faut aussi un produit liquide, le *médium-tapisserie* : on en mélange dans les couleurs sur la palette lorsqu'on veut dégrader des tons ; il sert à bien fixer les tons pâles dans lesquels il y a peu de couleur. Dans les tons composés de plusieurs mélanges, il faut également en ajouter dans une proportion relativement faible. Dans le cas aussi où la toile aurait une mauvaise préparation et où la couleur s'étalerait en suivant les fils de la toile, le médium est précieux. Il faut en mettre plus ou moins ; on ne peut en juger qu'en essayant.

Les couleurs composées devront se mettre dans de petits pots de porcelaine, verre ou faïence ; il faut un grand pot rempli d'eau pour y déposer les pinceaux et brosses ; puis un autre moins grand, contenant de l'eau toujours très propre pour ajouter aux couleurs quand le besoin s'en fait sentir.

Il est nécessaire d'avoir une douzaine de bonnes brosses de différentes grosseurs, à poils très courts, qui devront faire pénétrer la couleur dans le grain de la toile ; il en faut aussi deux grosses qui serviront à faire les ciels, les grandes masses.

Quelques pinceaux de martre rouge sont également indispensables ; ils servent à l'esquisse, aux figures et aux retouches délicates.

Dans le commerce, on trouve des boîtes et de petites tables spéciales sur lesquelles on place les pots par ordre, et au milieu desquelles est incrusté un plateau creux servant de palette.

Aux personnes qui ne veulent pas faire de dépense, je conseillerais de mettre à côté d'elles une petite table ou bien un banc, d'y arranger les petits pots et de placer au milieu un plat de faïence ou de porcelaine qui servira de palette.

L'emploi de l'appui-main est nécessaire.

Tous ces apprêts terminés, on se place en face du modèle qui est sur un autre chevalet, ou simplement accroché au mur.

Il faut étudier alors la composition des tons du modèle, et les préparer dans les pots avec plus ou moins d'eau, pour former ce qu'on appelle des gammes de tons : ainsi, dans les arbres on a les gammes vert bleu, les gammes vert jaune qui se composent de trois ou quatre nuances, en commençant par le vert très pâle et arrivant au vert le plus intense.

On commence toujours par les nuances pâles, on arrive graduellement aux plus foncées.

Il faut avoir soin de bien imbiber sa brosse et de frotter fortement sur la toile pour faire pénétrer la couleur liquide, afin qu'il ne reste aucune trace blanche sur la toile.

Comme dans toutes les ébauches, il est essentiel que celle-ci soit faite largement.

On doit laisser sécher l'ébauche et on se rendra facilement compte qu'en séchant tous les tons s'amoindrissent et pâlissent.

Il faut avoir soin de tracer très nettement la forme de chaque ton. C'est le moyen de bien rester dans l'esprit du modèle ; car dans toutes les tapisseries il y a une grande netteté et toutes les formes du dessin sont très accentuées.

On revient sur l'ébauche et l'on pose des tons plus accusés sur les parties qui ne sont pas assez vigoureuses. Pour lier ces parties qui ne seraient pas assez d'accord avec les précédentes, on fait sur les bords de petites hachures dans le sens vertical ; petit à petit on arrive aux tons voulus ; on obtient, par *glacis* posés les uns sur les autres, de très jolis effets de couleur.

Chaque fois que l'on se met à l'ouvrage, il faut avoir soin de brosser vigoureusement la toile pour qu'il n'y reste aucune poussière, ni aucune granulation de couleur.

M<sup>me</sup> C. MERMET.

## ÉPISODES D'HISTOIRE NATURELLE

### Le Lotus

Le splendide lotus du Nil, à fleurs bleues et quelquefois jaunes, si célèbre dans la botanique et dans l'histoire, est à l'ordre du jour. On s'applique, en effet, à parer les eaux de nos parcs de ce végétal merveilleux.

Le lotus égyptien n'est qu'une grande et superbe espèce de nénuphar, cette plante aquatique qui, avec

ses larges feuilles et ses fleurs éclatantes, fait à nos étangs et à nos rivières comme un parterre flottant.

Corbeille fleurie et embaumée, plante gracieuse et souveraine, qui semble venue au bord des eaux tranquilles pour prendre un bain de soleil au milieu des joncs et des roseaux.

Nous possédons deux espèces de nénuphars : le blanc, le jaune. Le premier étale sur les eaux ses belles fleurs de neige ; le second élève au-dessus de ses feuilles, étendues comme un plateau de verdure, son éblouissante coupe d'or.

La fleur embaumée du lotus offre l'aspect original d'un volant aux douces nuances, d'un bleu céleste. Ses proportions, aussi grandioses qu'élégantes, sont en rapport avec les vastes rives qui baignent son feuillage.

Il règne sur les eaux du Nil comme la rose dans nos jardins, la marguerite dans nos prés, le muguet dans nos bois.

Parler du lotus, c'est parler du nénuphar, cette plante impressionnable et capricieuse, qui est tout à la fois la petite maîtresse et la grande dame de nos étangs. Un nuage l'attriste, une goutte d'eau l'inquiète, un éclair la fait frémir, un coup de tonnerre la fait rentrer sous les eaux.

Dès que le soleil se lève et brille, le nénuphar dresse comme un calice sa blanche fleur à la surface de l'onde et, tout le jour, cette fleur reste épanouie sous l'action caressante du soleil, agitant sa corolle au souffle attiédi de la brise, frémissante, heureuse, inondée de grand air et de lumière.

Autour de son calice bourdonnent les abeilles ; sur ses larges feuilles brille, comme un diamant noir, le scarabée des eaux, et, dans sa valse rapide autour de l'étang, la svelte « demoiselle » au corsage d'émeraude, aux ailes de dentelle, se pose comme une pierrerie sur ses pétales de satin.

Mais, le soir venu, faisant sa toilette de nuit, notre plante ferme, une à une, ses fleurs fatiguées et disparaît, sous les eaux, dans son alcôve liquide.

Durant le jour même, quand le ciel s'assombrit ou quand le vent s'élève, le nénuphar ferme lentement sa corolle comme on ferme sa porte ou sa fenêtre au mauvais temps, et se retire dans ses appartements d'où il sortira aux premiers rayons du soleil.

Il en est de même du lotus des bords du Nil. Mêmes propriétés, mêmes habitudes curieuses, même sensibilité étonnante : vivant à la fois au-dessus et au sein des eaux, le lotus a deux existences, passe ses jours en plein soleil, ses nuits au fond de l'onde.

Quand le soleil apparaît, les lotus sortent de leur alcôve, et s'étendent sur les eaux du Nil, transformés en parterre mouvant. Souvent, le long de ses corbeilles flottantes aux splendides fleurs bleues, se profile le grand cou d'un flamant rose aux yeux d'or ou bien le museau formidable d'un crocodile au dos verdâtre et cuirassé.

Aussitôt que vient le soir, plus de parterre. Descendant sous les eaux dans leur alcôve de cristal, tous les lotus ont disparu.

Ils sont couchés.

Mais ils se réveilleront à la surface du fleuve quand l'aube aura blanchi les Pyramides et que les lucioles éblouissantes des nuits égyptiennes auront disparu comme des étincelles.

Souhaitons la bienvenue au lotus du vieux Nil, mêlant ses grandes fleurs azurées aux coupes de neige et d'or des nénuphars, sur le vert tapis de nos lentilles d'eau.

### Les Oiseaux chiffonniers

Ils sont une douzaine d'oiseaux bizarres et curieux, chiffonniers infatigables, préposés par la nature à la salubrité des marécages et des forêts, agents précieux de la grande voirie sauvage, répandus sur la face du globe.

A l'Afrique, le serpenteaire ; à l'Amérique, le kamiki ; à l'Égypte, l'ibis ; aux Indes, le marabout ; à l'Europe, les cigognes ; à presque tous les pays, les corbeaux et les vautours.

Le serpenteaire est le plus gracieux et le plus délié des coureurs. Sa course est rapide et légère comme un vol. Il ne marche pas, il arrive. Du Cap de Bonne-Espérance au pays des Hottentots, ce n'est pour ses grandes jambes d'acier, ouvertes comme un compas, qu'une promenade, qu'un galop. On le voit, on l'a vu ; il passe, il a passé.

Exterminateur émérite et hardi combattant, fléau des serpents, gardien des plantations et des jardins, il fait une guerre acharnée à tous les reptiles, brave la morsure des plus dangereux, avale un scorpion ou un lézard comme une dragée.

Ce qu'il a absorbé de reptiles venimeux et préservé d'existences humaines est incalculable. Sa vie n'est qu'un combat incessant et un festin prolongé. Il tue et avale : c'est toute son histoire, c'est toute sa vie ; d'un coup de bec il transforme son champ de bataille en salle à manger, sa victime en régal. Pour lui, un ennemi est toujours bon. Il ingurgite le vaincu et, au lieu de chanter la victoire, il la digère en un clin d'œil, car il a la digestion aussi facile que le triomphe : *Veni, vidi, vici* ! apercevoir son ennemi, le vaincre et l'avaler, c'est tout un pour le serpenteaire.

Il se moque des morsures et du venin, d'un bond s'élançant sur le reptile, le saisit à la nuque, l'étreint de son bec, comme d'un crochet, le fait voler en l'air, attend qu'il retombe ; puis, tout à coup, agitant ses ailes comme un archange, il se précipite, s'élève, foudroie son adversaire de sa haine et de son mépris, l'écrase sous sa patte d'acier, j'allais dire son talon.

Le kamiki est le serpenteaire des forêts américaines, des marécages et des bois, où il fait une guerre acharnée aux reptiles de tous genres. Vif, alerte, fier, l'aspect original et vaillant, l'allure hautaine et rapide, c'est un survivant des vieux âges armé de pied en cap, avec une corne sur la tête et, aux ailes, deux dards où le reptile, aveuglé par la colère, vient se percer lui-même.

L'ibis est le grand chiffonnier de la vieille Égypte qui l'adorait. De même que l'hirondelle et la cigogne annoncent le printemps, l'ibis sacré annonçait l'inondation bienfaisante et périodique du Nil. Il apparaissait et le fleuve antique débordait. Cette coïncidence heureuse a fait la fortune de l'ibis dont tout le mérite consistait à se montrer à propos. C'est beaucoup dans la vie.

Aux fécondes inondations du Nil, la superstition égyptienne associait l'ibis qui venait tout bonnement pour pêcher. C'est ainsi que cet oiseau devait aux débordements du fleuve sa nourriture et sa divinité, le culte et la table, se laissant adorer et se bourrant de vers, de lézards, de serpents, de crapauds qui, eux-mêmes, étaient peut-être aussi des dieux !

Quand la foi disparut, l'ibis secoua ses ailes et s'en vola. On ne le rencontre plus aujourd'hui que dans la Haute Égypte, où il s'est retiré comme dans un sanctuaire. Entre le scepticisme moderne et ses regrets religieux, il a mis une barrière : la grande cataracte du Nil. Son seul autel, c'est le limon du rivage où son bec chiffonne, faisant de prodigieuses hécatombes d'insectes et de reptiles malfaisants dont il est le fléau précieux. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple échassier, mais parfois il semble se souvenir. Il agite son aile dépouillée et dresse sa tête vénérable comme s'il voulait dire : « Je fus un dieu ! »

Un simple oiseau, le marabout : aussi dévoué que ridicule, aussi utile que grotesque, purifiant l'atmosphère à coups de bec, mettant la patte sur les épidémies, absorbant la peste en même temps que les détritiques et les immondices. De même que le serpenteaire, le kamiki, l'ibis font la guerre aux reptiles, le marabout s'attaque bravement à la charogne et combat l'ordure, dont il est tout à la fois le balayeur et le tombereau.

On dirait du marabout un bohème du ruisseau. Jeune, il a l'air d'un vieillard ; infatigable et vaillant, il semble décrépité ; je ne sais quoi de déchu, de pelé, de misérable et de honteux. Debout sur une grande patte, le regard mélancolique et le bec incliné comme une épée, on pourrait croire qu'il se reproche ses goûts dépravés en songeant à l'axiome de Brillat-Savarin : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es... »

Qu'importe ? Ses éminents services sont là qui le réhabilitent et qui l'honorent. Le marabout est le grand chef de la salubrité publique en Orient. Il est peu de villes où l'on ne le rencontre dans les rues, sur les places, le long des quais ; il va, il vient, attentif et préoccupé, attendant que l'on vide les ordures, prêt à se mettre à l'œuvre. A chaque marabout, son tas. Regardez ! il n'y a plus rien. Ah ! les rudes ouvriers ! Aussi que d'égards et de respects pour ces vénérables chiffonniers qui ont pour crochet leur bec et pour hotte leur estomac, qui travaillent pour la gloire, pour l'art et ne coûtent rien aux municipalités.

Le marabout n'est pas seulement un directeur incomparable de la voirie. On sait que, sous sa queue sordide, il cache un trésor, une fine et éclatante plume, le précieux « marabout », parure charmante qui est comme l'or de ce fumier vivant.

FULBERT-DUMONTEIL.



VICTORIA-POUDING

Faites bouillir un bâton de vanille dans un demi-litre de lait; laissez refroidir, puis passez dans un morceau de mousseline en faisant tomber le lait vanillé dans un demi-litre de crème, placé sur un feu très doux; remuez doucement cette crème pendant toute la durée de l'opération, qui consiste à passer le lait vanillé. Ajoutez 125 grammes de sucre en poudre; laissez bouillir pendant cinq minutes sans cesser de tourner la crème; retirez du feu et versez la crème sur trois jaunes d'œufs que vous avez battus; tournez doucement la crème jusqu'à ce qu'elle soit à peu près froide; ayez un moule bien beurré; versez-y la crème, faites cuire au bain-marie pendant une heure; placez le moule sur un coin de fourneau pendant quelques minutes, puis renversez-le sur un plat; servez le pouding entouré de gelée de groseilles et accompagné de petites brioches.

Ces doses sont pour un repas servi à cinq ou six personnes.

(Recette due à une aimable abonnée du Canada, qui veut bien m'en promettre d'autres.)



N° 352,005, *Province de Pise*. Nous n'avons aucun album de ce genre. — N° 19,970, *Paris*. Il a été répondu. — N° 35,102, *Isère*. Ce genre de patrons est publié en été. Il n'y a pas de papier spécial. On n'écrit que sur l'un des côtés de chaque feuille. — N° 251,016, *Vosges*. Rien ne s'oppose au chapeau; rubans et plumes crème. — N° 241,038, *Vosges*. On dira mon père. Il n'existe aucun livre de ce genre. — N° 293,557, *Morbihan*. Oui, et oui, à la condition de choisir la nuance très pâle. Gants en peau de Suède blanc mat. On porte tous les genres de coiffures en les adaptant aux genres de visages. Il n'existe aucune poudre produisant ce résultat. — N° 281,907, *Aisne*. Je pense que l'on en recevra dans le n° 2 de l'année 1891. Si le pardessus n'est point ouaté, la température l'interdit en hiver. En général, le parrain donne la montre, et la marraine la chaîne, à l'occasion de la première communion. — N° 281,092, *Seine-et-Oise*. Peut-être, mais non de suite. En outre, il faut que je me rende compte de l'emploi de l'objet. A quoi servira-t-il? Nous avons publié successivement dans le journal plusieurs recettes de confitures d'oranges. Il s'en trouve aussi plusieurs dans le *Nouveau Livre de cuisine*, édité chez Firmin-Didot, rue Jacob, 56, au prix de 3 fr. 50 c. Merci à notre abonnée. Prisonnière de mon travail, comme elle l'est malheureusement de la maladie, je ne puis faire ce petit voyage. — N° 261,788, *Aude*. La *Revue Bleue* (hebdomadaire), au bureau des Revues, boulevard Saint-Germain, 111. — N° 2,051, *Belgique*. Ce sont probablement des croquettes de pommes de terre. La préparation n'en est pas si simple que l'on croit. Impossible de placer des recettes à la colonne des *Renseignements*. Celle-ci se trouve dans le *Nouveau Livre de cuisine*, édité chez Didot, 1 volume. Prix : 3 fr. 50 c. — N° 94,084, *Somme*. Cela ne se peut, les prix variant suivant la quantité des matériaux que l'on désire employer : étoffes, dentelles, passementeries, de prix plus ou moins élevé. — N° 250,732, *Seine*. Il n'y a en ce genre guère de romances ou mélodies modernes. Ce sont toujours les anciennes auxquelles on revient. Voir la partition de la *Flûte enchantée*, des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*. Choisir dans la partition de *Faust*. Voir les mélodies de Schumann, celles de Beethoven, entre autres *Apaisement*. — N° 206,610, *New-York*. Le nombre des figures pouvant être indiquées, comme nous l'avons fait, est limité. Si cela est possible, nous en ferons paraître. Robe ronde. — N° 289,192, *Gironde*. En grande cérémonie, cravate blanche; moins de cérémonie, cravate noire, avec l'habit. Aux dames, d'abord. — N° 290,317, *Seine-Inférieure*. Il a été publié en 1889 des alphabets au point croisé de plusieurs dimensions qui contiennent toutes les initiales. — N° 5,386, *Paris*. Je le pense, il est facile d'essayer à l'extrémité de l'un des pieds. Pour la mixtion, s'adresser, ainsi que nous l'avons dit, à M<sup>me</sup> Mermet, rue de Belzunce, 13. C'est que... les gâteaux glacés sont tombés en discrédit. — N° 283,545, *Basses-Alpes*. Les hommes saluent les premiers. — N° 292,933, *Nièvre*. La machine à coudre de M. Baclet, rue du Bac, 46. Je l'ignore (en ce qui concerne la deuxième question). — N° 204,567, *Île Maurice*. La couleur biche est bien connue. Je ne puis la désigner autrement que par son nom de biche. Elle fait partie du chamouis. — N° 217,432, *Mayenne*. S'adresser pour les matériaux nécessaires pour faire des fleurs d'église et autres, chez Javey, rue Saint-Denis, 220, maison de gros et demi-gros. — N° 294,696, *M. L., Amiens*. Le violon est plus difficile. — N° 317,152, *Tarn*. Certainement, non; on ne porte pas en hiver un chapeau de paille noire en aucune circonstance. Chapeau de tulle, si l'on veut. Oui

pour la toilette. Bottines. On ne peut jamais recevoir de réponse dans le numéro de samedi prochain. — *Jersey*. S'adresser à M<sup>lle</sup> de La Torchère, rue de Rennes, 120. — N° 274,920, *Drôme*. Il a été répondu que ces objets paraîtront successivement. *La Santé dans la Famille*, par le D<sup>r</sup> LANTIER; chez Didot, 1 volume. Prix 3 fr. 50 c. — N° 280,816, *Marne*. Cela se peut. — N° 44,064, *Aube*. Cette recette m'est inconnue, je la chercherai. — N° 254,428, *Belgique*. On ne peut calculer et régler à ce point tous ces mouvements. Peu importe que la maîtresse de la maison place une personne près d'elle sur un canapé, à droite ou bien à gauche. A Paris, le canapé ne constitue pas une place d'honneur, que l'on est tenue d'offrir lorsqu'une dame plus âgée fait son entrée. Non, car ces dessins ou peintures ne peuvent avoir de valeur que pour les père et mère des enfants. On lui répond que l'on s'en félicite aussi. — N° 273,482, *Seine-Inférieure*. Ce dessin ainsi préparé n'existe pas. — N° 44,645, *Charente-Inférieure*. Fournitures pour faire des fleurs : chez Javey, rue Saint-Denis, 220. — N° 206,599, *Java*. Il n'existe pas de journal spécial de cette nature. — N° 2,031, *Algérie*. Ce travail ne se fait plus du tout. On est libre de le faire avec tous les dessins de tapisserie, car il ne comporte pas de dessins spéciaux. Pour ces tableaux, s'adresser à M. Deyrolles, naturaliste, rue du Bac, 46. — N° 307,258, *Haute-Marne*. *Jeux innocents de Société*, par M<sup>me</sup> LAMBERT, prix : 2 francs, chez B. Besche; *l'Almanach des Jeux de Société*, chez Plon (50 centimes); *la Grande Encyclopédie des Jeux et des Divertissements*, par T. DE MAULIDARS, à la *Librairie illustrée*, rue Saint-Joseph, 8; prix : 12 francs; *Chansons et Rondes*, chez Plon; *Chansons d'Enfants*, chez Delagrave. — N° 271,605, *Seine-et-Oise*. Voir la réponse ci-dessus. Je ne connais pas ce procédé. — N° 288,546, *Oise*. Sont efficaces, mais temporairement, car cela repousse toujours. N'en connaissant pas personnellement, je n'ai pas de préférence. — N° 216,618, *Nord*. On ne peut être conduit à l'autel par des descendants, et si l'on n'a plus d'ascendants, on choisit au moins des contemporains d'âge, sœur ou frère. — N° 289,755, *Algérie*. Paraîtra probablement en février. Les explications (qui ne peuvent trouver place à la colonne des *Renseignements*) paraîtront avec le journal. Les autres explications que notre abonnée désire ont paru plusieurs fois dans le journal sous le titre : *Nos patrons*. — N° 302,789, *Marne*. A M<sup>lle</sup> Rimbot, rue Richelieu, 73; à M<sup>me</sup> Allais-Debet, rue Jean-Lantier, 4. — N° 286,730, *Seine*. Un corsage pareil à la jupe sera toujours plus joli qu'un corsage différent. Pour sa forme, voir nos nombreux dessins. — N° 92,629, *Moscou*. Voir les deux adresses données dans l'avant-dernière réponse (*Marne*). Il ne dépend pas de moi d'avancer la date des réponses. — N° 267,695, *Lot*. Rien ne s'oppose à la robe de dentelle, si l'on fait partir du corsage et, dans ce cas, la robe sera à traîne. Capote en velours. Gants en peau de chevreau gris clair. — N° 2,408, *Belgique*. Robe de velours ou de soie. La traîne est indispensable, mais sa longueur est facultative. Ronde. Je préférerais pour la jeune fille une robe de tulle point d'esprit blanc sur un dessous de soie blanche. Voir nos articles de modes, entre autres dans le n° 51. — N° 5,187, *Somme*. On monte cent mailles pour chaque moitié, comme l'indique l'explication. Après le très grand deuil (crêpe), on porte la capote en grenadine de soie noire.

### Patrons découpés en papier

ET EN MOUSSELINE.

Quoique les vingt-quatre planches de patrons que nous publions chaque année contiennent non seulement le nécessaire, mais encore le superflu, en fait de vêtements de tout ordre et de tous les âges, il y a encore un grand nombre d'abonnées désirant recevoir des patrons préparés pour elles ou destinés à une circonstance pressante.

Nous avons essayé d'indiquer une personne chargée de la préparation et de l'expédition de ces patrons. Des plaintes reconnues fondées nous ont décidés à chercher une autre combinaison.

Nous sommes, dès à présent, en mesure de faire parvenir à nos abonnées, sans retard, tous les patrons qu'elles désiraient recevoir, en dehors de nos vingt-quatre planches de patrons.

Quand nos abonnées trouveront, soit sur les gravures coloriées, soit parmi les gravures noires du journal, un vêtement quelconque dont elles désiraient le patron, elles pourront nous le demander aux conditions suivantes :

Joindre à la lettre, en outre de la bande du journal portant le nom et l'adresse de l'abonnée, un mandat-poste de la valeur des patrons demandés.

Le prix des patrons en papier est de 1 fr. 50 c. pièce; en d'autres termes, il y a un patron pour chaque objet de toilette; et une toilette composée du jupon, — de la tunique, — du corsage, d'un pardessus, nécessite quatre patrons à 1 fr. 50 c. chacun, et n'en représente pas un seulement.

Les patrons en mousseline coûteront 2 francs ou plus, suivant leur dimension.

Les patrons avec garnitures indiquées coûteront 2 fr. 50 c.

Les patrons cousus, faits en mousseline, coûteront 3 fr. 50 c.

Les patrons en mousseline d'une toilette composée d'un corsage, — d'une polonaise, — et d'une jupe aux garnitures indiquées coûteront 5 francs.

Les patrons de la même toilette faits en papier coûteront 3 fr. 50 c.

Toutes les demandes de patrons doivent être adressées à M. l'administrateur de la Mode illustrée, rue Jacob, 56.

NOTA. — Il ne sera pas donné suite aux demandes de PATRONS qui ne seront pas accompagnées du prix tel qu'il est ci-dessus fixé. — L'Administration ne peut entretenir une correspondance ni avoir de compte à ce sujet.

Éviter l'emploi de timbres-poste, à moins de faire recommander la lettre.

### LES HEURES DE LOISIR DE LA FAMILLE

N° 1.

VERS A RECONSTRUIRE.

Requête d'un Poète prisonnier.

Malgré les portes closes, dans la paisible chambre où je suis enfermé, monsieur, le croiriez-vous? le front couvert de roses, je vis entrer hier le joli mois de Mai. Pour entrer de la sorte comment avait-il fait? Avait-il croché la porte? de mon gardien dérobé les clefs ou escaladé les murs? Je n'en sais rien, monsieur. Il m'aborde et : « A pâlir sur des vers que fais-tu là? dit-il d'un ton que la colère anime; ignores-tu que sublime décorateur, Dieu a paré l'univers? Au dehors viens entendre, orchestre aux mille voix, le vent qui murmure, le concert des oiseaux qui dans les bois chantent, de la nature la voix et l'insecte qui bourdonne. » Sans obstacle, à ces mots, il s'enfuit de ma chambre; or, au pauvre prisonnier un billet de spectacle ne donneriez-vous pas, quand au printanier concert il me convie?

USAGES ET COUTUMES.

Le Cache-poussière.

Quelle est l'origine du vêtement désigné sous le nom de *Cache-poussière*?

DEVISE.

Écrivain du moyen-âge.

« Plus il est plein, plus il s'abaisse. »

ACROSTICHE.

\* O \*  
\* R \*  
\* O \*  
\* A \*  
\* R \*

PSEUDONYMES HISTORIQUES.

Le Grand Inconnu.

Quel est le romancier anglais qui fut surnommé le *Grand Inconnu*, parce qu'il n'avait pas signé son premier ouvrage, et comment signa-t-il le second?

ERREURS D'IMPRIMERIE.

N° 1. — La baronne prend sa course au bal d'Aran.  
N° 2. — Il vaut de l'âne pour aimer le veau.

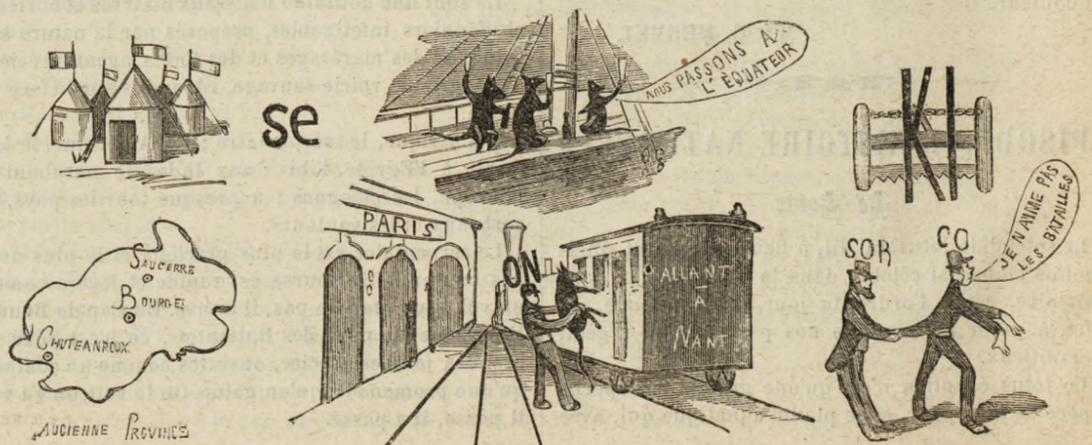
CHARADE.

Les poètes persans célèbrent mon premier;  
Souvent un bel esprit torture mon deuxième;  
Mais puis-je l'en blâmer, quand je dois, ici même,  
En d'aussi pauvres vers user de mon entier?

Le Directeur-Gérant : A. FIRMIN-DIDOT.

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, rue Jacob, 56.

### RÉBUS







# LA MODE ILLUSTRÉE

## JOURNAL DE LA FAMILLE

25 centimes

Le numéro  
vendu séparément.

AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENT.

PARAISANT CHAQUE DIMANCHE

Rédaction et Administration : 56, rue Jacob, Paris

50 centimes

Le numéro seul  
avec une gravure coloriée.

AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENT.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS, ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

### L'HÉRITAGE DE GLEDESWORTH

ILLUSTRATIONS DE RENÉ LACKER — GRAVURES DE J. HUYOT

— Vous savez que nous abandonnons la gérance de terres le trimestre prochain. Nous pouvons maintenant nous passer des affaires Gledesworth.

— Je le sais. Et Édouard Annesley est assez naïf pour se contenter des raisons que vous lui donnez : le genre des affaires de la maison a changé; vous avez un nouvel associé, etc... Ce qui devrait lui paraître moins naturel, c'est que vous renonciez à une source de bénéfices, vous qui criez toujours famine.

Gervais expliqua que le besoin d'argent est relatif, que tout dépend de l'équilibre entre les ressources et les dépenses.

— Le fait certain, ajouta-t-il en manière de conclusion, c'est qu'il me faut de l'argent, beaucoup d'argent; personne ne soupçonne mon but réel, mais l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, chère mistress Annesley, et le goût qu'a votre esprit supérieur pour tout ce qui sort de l'ordinaire m'engage à me confier à vous, et d'autant plus que votre influence est considérable et peut m'être d'un grand secours.

— Mon influence! répéta-t-elle d'un ton mélancolique. Quelle influence peut avoir une pauvre femme seule et abandonnée? Toutefois, elle ajoute qu'elle ferait de son mieux pour seconder les vues de son cher ami.

— Je suis ambitieux, reprit Gervais d'une voix sourde, je ne compte pas rester éternellement un avocat de province : je veux mener l'Angleterre, si ce n'est l'Europe!

La manière tranquille dont il énonçait cette prétention énorme fit tressaillir mistress Annesley.

— Vous visez haut! reprit-elle avec admiration.

— Pourquoi pas? On peut tout ce qu'on veut. Pour commencer, il me faut de l'argent; ensuite un siège au Parlement; le reste, ajouta-t-il en souriant comme s'il réalisait tout à coup le côté ridicule de ses prétentions, le reste suivra. Alors, pendant une demi-heure Gervais déroula ses plans, entrant dans tous les détails, parlant de l'éventualité d'une vacance au Parlement, précisément le siège de Medington, et de la nécessité de trouver moyen, au point de vue pécuniaire, de se mettre sur les rangs.

Mistress Annesley lui promit de l'aider de toutes les façons et Gervais savait que ce n'était pas là un concours à dédaigner. Il avait des raisons sérieuses de penser que les mêmes pouvoirs occultes qui s'étaient acharnés contre Édouard Annesley pouvaient le servir grandement.

Il rentra donc à son bureau fort en train et plein de confiance dans ce qu'il appelait son étoile!

#### CHAPITRE XIII

##### LE SQUIRE DE GLEDESWORTH

Lorsque Édouard Annesley fut rentré chez lui, à la suite de sa conversation avec Alice, conversation si peu encourageante, il se coucha et s'endormit le plus prosaïquement du monde.

Le lendemain, ce ne fut que lorsqu'il eut vaqué à ses occupations ordinaires qu'il permit à son esprit de réfléchir à ce qui s'était passé dans le jardin la veille au soir.

Alice avait été charmante, plus que charmante, comme il était dans sa nature de l'être; mais elle ne l'aimait pas, c'était clair, et il ne pensait pas qu'il pût jamais gagner son cœur. La mort prématurée et si dramatique de son fiancé lui mettait au front une sorte d'auréole et devait rendre Alice, du moins c'est ce que Édouard avait décidé à part lui, éternellement fidèle à sa mémoire.

Cependant les questions qu'elle lui avait faites, l'importance qu'elle attachait à savoir la part qu'il avait eue dans le drame, prouvaient qu'elle avait du moins hésité à accepter sa proposition; d'autre part, si elle pouvait douter de lui, c'est qu'elle ne l'aimait pas. Non, elle ne l'aimait pas, et ce qui était certain, c'est que rien ne la déciderait à lui accorder sa main tant que le mystère ne serait pas éclairci.

Alors le doux visage d'Alice lui appa-

dressa qu'il avait pour elle et lorsque la douleur se serait calmée, l'aimant enfin!

Comme il était tenté de tout lui dire, c'était si dur de renoncer à elle! Hélas! hélas! elle n'avait pas confiance en lui, elle ne l'aimait pas.

Quelle aberration l'avait donc portée à croire que ses sentiments étaient partagés! Illusion que tout cela, illusion ces jours divins passés à Arden! Les illusions maintenant s'étaient évanouies, ne laissant après elles que les réalités brutales de la vie et la lutte journalière. Je ne parlerai pas, elle ne saura jamais! ajouta-t-il tout haut en regagnant le château, le cœur plein de ce calme serein qui accompagne toujours la tentation vaincue.

Il trouva en rentrant sa mère et ses sœurs qui l'attendaient sur la terrasse pour prendre le thé. Après avoir sévèrement réprimandé son frère pour être resté ainsi toute la journée dehors et n'avoir pas dit où il allait, miss Éléonore se mit à servir le lunch. Henriette causait et babillait, et Édouard pensait avec amertume, en les voyant toutes deux si charmantes, qu'il était dur que le monde leur fermât ses portes dans l'âge où elles étaient le mieux faites pour jouir de ses faveurs.

Pourquoi donc, après tout, ne vendrait-il pas Gledesworth, terres et malédiction, le tout à la fois? Car, dans certains moments de surexcitation morbide, il n'était pas éloigné de croire à cette malédiction.

Tandis qu'il songeait ainsi et causait avec ses sœurs, il entendit marcher dans l'allée, et, se retournant, il aperçut un gamin qui le regardait d'un air embarrassé en tortillant sa casquette entre ses doigts.

— C'est vous qu'êtes le Squire Annesley. fit l'enfant dont le visage était couvert de sueur?

— Oui, mon enfant, qu'est-ce que tu demandes?

— Alors, voilà qui est pour vous, fit l'enfant tirant une lettre de dessous sa blouse, et elle a dit qu'y avait pas de réponse.

Et l'enfant s'éloigna sans rien ajouter.

— Un instant! cria Édouard, qui dès le premier moment avait deviné que c'était un message d'Alice, et donnant à l'enfant une belle demi-couronne toute neuve, il ordonna au domestique de lui donner à manger et à boire.

Alors seulement il ouvrit la lettre et lut, son visage passant alternativement du blanc au pourpre et s'assombrissant à mesure qu'il avançait dans sa lecture; bientôt, se tournant vers sa mère et ses sœurs occupées à discuter quelque bagatelle :

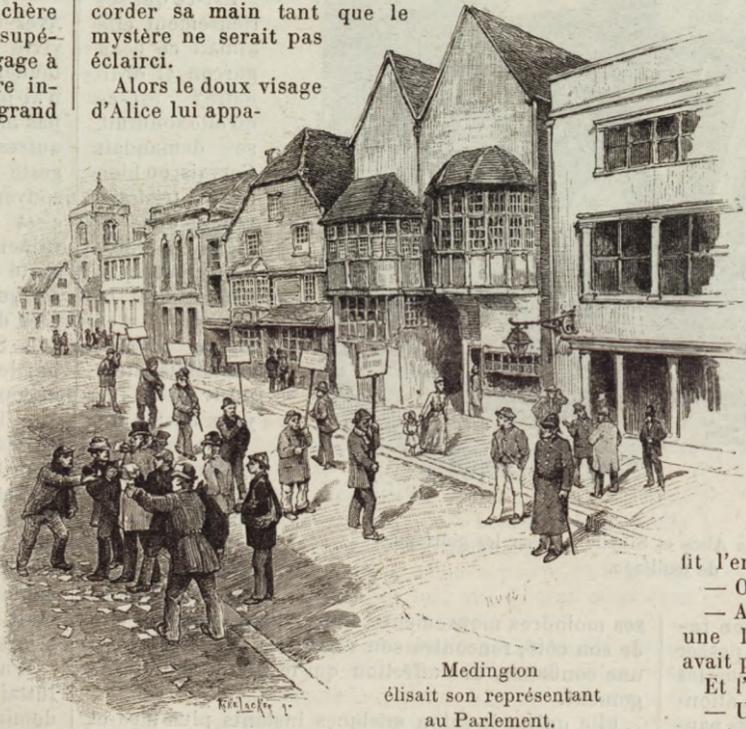
— Que diriez-vous de passer l'hiver en Italie, à Rome? Vous pourriez aller en Suisse en août et septembre et arriver à Rome en novembre. Je demanderais un congé et j'irais vous rejoindre, qu'en pensez-vous?

On se mit immédiatement à discuter le projet, puis les deux jeunes filles se retirèrent laissant la mère et le fils en tête à tête.

— C'est fini, mère, dit Édouard : elle m'a refusé. Je suis résolu à n'y plus penser.

Et il se leva pour aller retrouver ses sœurs.

La lettre était courte, cérémonieuse. Elle espérait que M. Annesley renoncerait à un projet qui ne pouvait pas aboutir, ce qui s'était passé dans l'après-midi du 10 septembre de l'année précédente rendait impossible pour elle toute pensée de mariage. Elle espérait



Medington  
élisait son représentant  
au Parlement.

raissait et il sondait la profondeur de son sentiment à l'impossibilité d'être heureux sans elle!

S'il ne pouvait la conquérir, il ne se plaindrait pas, il serait vaillant, mais tout ce qui fait le charme de la vie aurait disparu.

Il pourrait peut-être se marier, aimer sa femme, être un bon mari, mais il ne serait pas heureux. Sa vie était manquée. Trouverait-il même la force de se marier? L'image d'Alice lui apparaissait de nouveau alors, ses yeux se remplissaient de larmes et il décidait de la conquérir à tout prix. Céderait-il à ses désirs, lui dirait-il tout? Adviendrait-elle ensuite. Il se voyait lui contant toute l'histoire et essayait d'imaginer l'effet que cela lui ferait. Il voyait ses yeux se remplir d'horreur tandis qu'elle écoutait, une angoisse affreuse se peignait sur son visage, et puis était-ce tout? Non, s'il la jugeait bien, autre chose encore s'élevait dans son âme, mettant une barrière entre elle et lui : la colère et le mépris.

Elle ne lui pardonnerait jamais, comme il ne pourrait jamais se pardonner à lui-même.

Puis, le courant changeant, il la voyait attendrie, compatissante, lui pardonnant, touchée par la ten-

dans le cas où le hasard les remettrait en présence, qu'il se conduirait vis-à-vis d'elle en ami, rien de plus.

Cette dernière phrase que la pauvre Alice n'eût sans doute jamais écrite si elle n'avait eu à souffrir de la persistance de Paul fut d'un effet déplorable sur Édouard. Il se sentit profondément blessé et, dans son indignation, répondit avec hauteur que miss Lingard n'aurait pas à redouter ses assiduités, lettre qui parût bien dure au cœur de la jeune fille.

Les rayons du soleil couchant caressaient son papier tandis qu'il écrivait, ces mêmes rayons qui éclairaient Gervais et Alice, sur le plateau au-dessus d'Arden, au moment où celui-ci prononçait les mots qui devaient résonner si longtemps dans la mémoire de ces deux êtres : « Tout à fait raison. »

## CHAPITRE XVI

### AU COIN DU FEU

C'était une grande journée pour les Rickman ; Medington élit son représentant au parlement et Gervais s'était mis sur les rangs.

M. Rickman et Sibylle, partis depuis le matin, avaient voulu assister à la bataille ; Alice et mistress Rickman, demeurées à la maison, attendaient soucieusement le résultat. Tout à coup entendit un grand bruit dans la cour.

— Hurrah ! hurrah ! Rickman est élu !

C'était un des hommes de la maison qui revenait porteur de la bonne nouvelle.

A ce cri, tous étaient accourus dans le hall : on se félicitait, on criait. M. Rickman et Sibylle, rentrés presque au même moment, racontaient les émotions et les triomphes de la journée. Alice, un peu à l'écart, assistait à toute cette joie avec un intérêt ému ; ses lèvres tremblaient et des larmes qu'elle n'aurait pu expliquer voilaient son regard ; dans une sorte de brouillard, elle voyait passer et repasser, devant le grand feu clair, des silhouettes à l'aspect fantastique ; les flammes du foyer allongeaient des ombres mystérieuses sur les grands panneaux de boiserie, faisaient étinceler le cristal des verres dans lesquels Sibylle, radieuse, versait la rouge liqueur, et elle se demandait pourquoi la joie de tous ces gens qui lui étaient si chers ne lui donnait pas plus de bonheur.

Elle se faisait des reproches, enviait l'exubérance joyeuse de Sibylle et s'accusait d'égoïsme. Combien de temps durerait ce bonheur ? Et elle songeait à l'ambition toujours croissante de Gervais et à l'orageuse et incertaine carrière dans laquelle il se lançait. Alice était assise tout près de la porte ; ce fut elle qui, la première, entendit le roulement de la voiture qui ramenait le triomphateur. Elle se leva et se trouva sur le seuil de la porte d'entrée au moment même où la voiture de Gervais s'arrêtait, de sorte que la première personne qu'il aperçut sous le porche, ce fut la jeune fille éclairée par les derniers rayons du soleil couchant et, à ses côtés, le fidèle Hubert, orné de ses couleurs.

Ce moment fut pour Gervais le plus doux de la journée. En une seconde il fut près d'elle, il s'était emparé des mains qu'elle lui tendait.

— Cher Gervais, je suis si, si heureuse !

Elle ne s'étonna pas de sentir ses mains trembler dans les siennes ; elle ne s'étonna pas qu'il ne ré-

pondit pas tout d'abord aux compliments dont on l'accablait. Il était fatigué, énérvé, moins maître de lui que de coutume. N'était-ce pas tout naturel ?

— Ne dirait-on pas que personne avant moi n'a été nommé membre du parlement ? Voyez : Hubert lui-même condescend à faire attention à moi.

— Depuis qu'il porte vos couleurs, il se prend au sérieux, reprit Alice qui n'était pas aussi sûre des dispositions amicales d'Hubert ; le chien, tout en se laissant caresser, faisait un œil blanc.

La soirée, après la surexcitation de la journée et par une réaction inévitable, fut particulièrement calme. On s'était réuni dans le grand salon blanc. Alice, assise au piano, laissait distraitemment courir ses doigts sur les touches. Sibylle, rejetée en arrière sur sa chaise, rêvait en l'écoutant. M. Rickman dormait dans son fauteuil au coin du feu, tandis que mistress Rickman sommeillait en face de lui. Le futur maître de l'Angleterre et du monde semblait suivre l'exemple de ses parents, enfoncé dans le coin d'un divan ; mais, bien que ses yeux semblassent fermés, ils étaient en réalité aussi vigilants que ceux d'Hubert et suivaient les plus petits mouvements d'Alice, soit qu'elle se penchât sur le clavier, soit qu'elle laissât errer son regard profond sur le ciel étoilé. Qu'elle ne fût pas heureuse, il ne pouvait en douter, et pourtant il était déjà loin dans le passé, ce jour où, sur le plateau d'Arden, il avait prononcé ces mots fatals : « Tout à fait raison ! »

Depuis ce moment, quatre fois la nature avait revêtu sa parure d'été et sans que le temps semblât apporter aucune modification dans les dispositions de la jeune fille. Gervais la trouvait toujours aussi triste, il ne découvrait rien qui pût lui faire concevoir la moindre espérance et pourtant, pendant ces quatre années, c'est à peine si Alice avait vu Édouard Annesley qui était le plus souvent absent de Gledesworth.

Est-ce que sérieusement elle aimait ce beau garçon si ordinaire ? est-ce qu'elle souffrait, se demandait Gervais, ou bien cette tristesse venait-elle du vague malaise que ressent la femme dont la mission demeure inachevée ? Mais alors pourquoi les yeux de Sibylle ne renfermaient-ils pas cet abîme de chagrin ?

Tandis que Gervais guettait avidement ses moindres mouvements, Alice, ayant tourné la tête de son côté, rencontra son regard et lui sourit avec une confiance, une affection qui le remuèrent étrangement.

Elle quitta le salon quelques instants plus tard et Gervais, sans en avoir l'air, gagna la porte, si bien qu'en traversant le hall, la minute suivante, un livre à la main, elle le trouva debout devant la cheminée et regardant d'un air rêveur le feu qui s'éteignait.

Lorsqu'elle parut, il secoua du bout du pied un tison, ramenant ainsi quelques braises sur lesquelles il avait placé une grosse bûche.

— Voyez, fit-il en désignant du doigt un banc de chêne sculpté, comme on serait bien ici ! Ne voulez-vous pas vous asseoir et causer un peu ?

Alice, tout en s'étonnant qu'un homme qui avait tant abusé de la parole depuis quinze jours éprouvât encore le besoin de causer, s'assit pendant qu'il s'agenouillait devant le feu et s'appliquait à le faire flamber comme si sa vie eût dépendu de celle de la petite flamme chancelante qui naissait sous son souffle.

Tout à coup des flammes jaillirent de toutes parts, illuminant les recoins les plus secrets de la vieille pièce ; satisfait de son œuvre, Gervais se releva et demeura appuyé contre le montant de la cheminée, regardant le visage d'Alice qu'éclairait la flamme du foyer.

Elle lui rappelait en riant le temps où un de leurs plus grands plaisirs était de faire de beaux feux dans le

hall, et les rivalités que cela suscitait, les querelles....

— Mais personne ne les faisait aussi bien que vous, c'est vraiment dommage que vous ayez abandonné une carrière aussi brillante pour une carrière aussi incertaine que celle de la politique.

— Elle ne sera pas moins brillante, Alice, je vous le promets, et ce sera à vous que je le devrai.

— A moi ! Vous rêvez, Gervais !

— Non, c'est la plus pure vérité, personne n'a soutenu mon courage, encouragé mon ambition comme vous, Alice, vous avez toujours cru en moi. Sans vous, je n'aurais rien osé, rien tenté. Vous ne saurez jamais, ma chérie, ce que vous êtes pour moi !

Sa voix, si énergique d'ordinaire, tremblait légèrement. Elle se sentit touchée et hésita avant de répondre.

— J'ai toujours essayé d'être pour vous une sœur, une sœur tendre et dévouée comme Sibylle. N'avez-vous pas été pour moi le meilleur des frères ?

— Alice, continua-t-il, ce jour est un beau jour pour moi, puisque c'est celui de mon entrée dans la vie publique ; vous savez que je suis un peu superstitieux, eh bien ! je veux espérer qu'il me sera favorable sur un autre point encore. La vie publique, le pouvoir, le succès, tout cela ne remplit pas la vie d'un homme. Il y a des choses plus sacrées qui le touchent de plus près encore.

Le visage de la jeune fille pâlisait, à mesure qu'il parlait, son cœur se serrait, elle pressentait ce qui allait venir ! Le vieux souci dont elle croyait ne plus jamais entendre parler, se réveillait de nouveau. Il lui était très cher, plus cher même qu'elle ne le croyait et la pensée de lui faire de la peine un jour comme celui-là, d'attrister son premier triomphe, lui était extrêmement pénible. Elle évitait son regard, elle détournait la tête, caressant Hubert qui la suivait des yeux d'un air de sympathie. Lui au moins est fidèle et sincère, pensait-elle avec une inconscience apparente en passant la main sur la tête du bon chien. Qui donc accusait-elle de trahison ?

— Oh Gervais ! cria-t-elle, j'avais confiance dans votre affection fraternelle, je croyais que vous aviez tenu la promesse que vous m'aviez faite.

— Je l'ai gardée jusqu'ici, et Dieu sait à quel prix ! Avez-vous réfléchi à ce que ce pouvait être que de vivre perpétuellement en lutte avec soi-même, d'étrouffé ce qu'il y a de meilleur en soi ! Oh Alice ! n'ai-je pas essayé pendant toutes ces années, n'ai-je pas assisté impassible au spectacle du bonheur des autres ? Ai-je jamais trahi par un mot ou par un geste le sentiment que je ne pouvais vaincre ? J'ai souvent dit que je pouvais tout ce que je voulais, et c'est vrai pour la plupart des choses. Ici, j'ai été vaincu par quelque chose de plus fort que ma volonté et à moins, Alice, que vous ne puissiez me laisser quelque espoir, je sens que tout le reste ne me sera de rien.

— Si j'avais pu prévoir ceci, répondit-elle, je serais partie, jamais je ne serais restée près de vous pour encourager de fausses espérances.

— De fausses espérances, oh non ! Il faut qu'elles se réalisent puisque je ne puis y renoncer, reprit-il d'un ton qui la fit trembler ; elle reconnaissait l'écho de cette voix passionnée qui un jour, il y avait des années de cela, sur le plateau d'Arden, lui avait assuré qu'il l'obtiendrait en dépit d'elle-même. Tout, en effet, semblait lui donner gain de cause, une fatalité implacable la poussait pour ainsi dire dans ses bras, elle était seule, désespérée : qu'était sa volonté comparée à la sienne ?

Il avait sur elle une influence contre laquelle elle luttait en vain, son orgueil se révoltait contre une domination dont elle avait conscience, mais elle la subissait. On eût dit qu'elle avait peur, peur de sa force, peur de sa propre faiblesse. Il se rendit compte immédiatement de l'effet qu'avaient produit ses paroles de menace, il vit qu'il avait fait fausse route.

— C'est si dur de vivre sans espérance ! reprit-il d'un ton qui la toucha. Vous commencez la vie, Alice ; qui sait si plus tard.... J'attendrai.

Elle ne répondit rien, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Alors il lui raconta les efforts qu'il avait faits pour vaincre son sentiment, efforts vains ; combien il lui avait été douloureux de vivre si près d'elle et pourtant si loin ! Pouvait-on, à son âge, ne vivre que dans le passé ? ne vaudrait-il pas mieux tourner une page blanche dans le livre de la vie et se reprendre à de nouvelles espérances ?

L'existence est pleine de devoirs et de responsabilités ; n'est-ce pas un but digne d'une âme noble que de faire le bonheur de son semblable ?

Elle l'écoutait et son cœur saignait, mais elle ne pouvait que lui répondre, aussi doucement que possible, qu'il n'avait rien à espérer.

L'arrivée de Sibylle mit un terme à leur causerie, Gervais ne regretta pas cette interruption, pensant qu'il en avait dit assez pour une fois.



Edouard Annesley aide Alice et Sibylle à poser les guirlandes de feuillage.

Ce soir-là, Alice resta longtemps assise au coin de son feu, trop agitée pour dormir, en proie à un tourbillon de pensées, obsédée par cette idée très nette, sorte de pressentiment qu'un jour elle en arriverait à épouser Gervais malgré elle. Elle avait toujours fait le plus grand cas de ses moyens, de son intelligence et, dans les dernières années, il avait pris beaucoup de place dans sa vie. Elle l'aimait comme un frère. Mais être sa femme!

Quand un homme raconte à une femme ses luttes, ses difficultés, ce n'est pas seulement la preuve qu'il a pour elle le plus grand attachement, c'est encore le meilleur moyen de gagner son cœur. Gervais le savait bien. Ce visage pâle et résolu, tout vibrant d'intelligence et d'énergie, spiritualisé en quelque sorte par la plus noble passion qu'il eût jamais ressentie, la hantait; sa voix vibrante résonnait encore à ses oreilles. Pouvait-elle, de gaieté de cœur, compromettre la splendide carrière qui s'ouvrait devant lui, et ne devait-elle pas sacrifier ses sentiments personnels au bonheur de cette famille dont elle n'avait jamais reçu que des bontés?

Soudain, elle éprouva au cœur un sentiment indéfinissable de chaleur et il lui sembla voir le visage d'Édouard « tout resplendissant d'amour et de jeunesse » et tel qu'il lui était apparu ce jour de printemps dans le grand salon plein de fleurs!

Non, elle ne pourrait jamais oublier ce trouble délicieux qui l'avait saisie en cette minute divine! Le crime même qui séparait leurs deux vies ne pouvait éteindre cette flamme sacrée, allumée dans les jours d'innocence.

Ne serait-ce pas criminel d'épouser un homme, tout en nourrissant dans son cœur de tels sentiments pour un autre?

CHAPITRE XV

SIBYLLE

Le lendemain matin, le nouvel élu de Medington qui ne s'était accordé qu'une nuit de repos après la dure période électorale, partait de bonne heure. Pendant les mois qui suivirent, ses affaires, le Parlement ne lui permirent pas de venir souvent à Arden, mais il écrivait souvent à Alice des lettres pleines de faits, d'observations sur les choses et sur les gens. Il était trop habile pour revenir sur le sujet du mariage, il lui suffisait qu'elle s'accoutumât à cette idée, et que d'autres, sa mère surtout, qu'il n'avait pas eu de peine à mettre dans ses intérêts, entretinssent la jeune fille dans cette pensée; si bien que, dans cette atmosphère, Alice sentait peu à peu sa volonté l'abandonner, une sorte de pouvoir invisible et tout-puissant l'enserrait tous les jours plus étroitement, il lui semblait qu'elle obéissait à une force occulte et qu'elle ne pouvait plus que prier le ciel de la rendre au moins capable de faire le bonheur des autres.

Un événement qui survint vers cette époque augmenta encore cette disposition.

Les Annesley n'étaient pas revenus à Gledesworth, les jeunes filles préférant hautement la vie nomade qu'elles menaient sur le continent à l'existence presque claustrale que leur faisait en Angleterre leur situation de paria. Édouard, seul, se faisait un devoir de venir à Gledesworth de temps à autre: la calomnie pourtant, toujours infatigable, rendait ces séjours de plus en plus pénibles.

Édouard continuait à soutenir que cela passerait: mais comme elle pesait sur lui, cette calomnie! Ses manières étaient devenues tout autres: il était froid, taciturne, sombre. Il n'y avait qu'une seule personne devant laquelle son front s'éclaircissait, une seule personne devant laquelle il retrouvait l'usage de la parole: et cette personne, c'était Sibylle Rickman! Il l'avait revue souvent, soit en Angleterre, soit sur le continent où elle était allée faire une visite à ses sœurs; un jour même, à brûle-pourpoint, Gervais lui avait dit qu'il n'entendait pas que l'on jouât avec les sentiments de sa sœur et que s'il n'avait pas d'intentions sérieuses, il eût à cesser ses visites. Édouard s'indigna d'abord à la pensée qu'on eût pu le soup-

çonner d'avoir voulu jouer avec le cœur de la jeune fille, mais Gervais lui fit observer qu'il n'était pas impossible qu'elle se fût trompée sur la portée de ses intentions, comme il s'y était trompé lui-même. S'il ne les avait pas prises au sérieux, il ne les aurait pas tolérées une minute.

L'indignation d'Édouard une fois calmée, il commença par espérer que Sibylle n'avait jamais pensé sérieusement à lui; puis il en vint petit à petit à se dire que la vie côte à côte avec une créature comme elle pourrait être douce encore.

Il va sans dire que Gervais, après lui avoir fait cette communication désagréable, avait eu soin de le laisser à ses réflexions, réflexions qui l'avaient amené peu à peu à considérer la chose comme moins invraisemblable qu'il ne l'avait pensé d'abord. Sibylle lui avait plu dès le premier moment. Porté vers le mariage comme tous les hommes bons et honnêtes, il décida que ce n'était point une raison parce qu'il lui avait fallu renoncer au rêve de son cœur, pour qu'il renouât à la vie conjugale. N'y a-t-il pas de toutes sortes de mariages? Et avec Sibylle, le mariage ne serait même pas un pis aller.

C'était la veille de Noël. Alice et Sibylle étaient à l'église, fort occupées des préparatifs de la fête du lendemain, lorsqu'Édouard Annesley arriva à Arden. Il eut promptement rejoint les jeunes filles qu'il trouva en train de clouer et de tresser des guirlandes de feuillage. Il les aida, passant les couronnes, le marteau, jusqu'au moment où, Sibylle s'étant éloignée pour aller chercher dans la tour du clocher un supplément de feuillage, il la suivit sans que personne prit garde à lui, si ce n'est Raysh pourtant.

Au bout d'un certain temps, Alice, fatiguée d'attendre le houx que Sibylle devait lui rapporter, se décida à aller voir pourquoi on la laissait ainsi travailler toute seule; mais Raysh, la voyant venir, lui fit signe d'un air mystérieux de ne pas avancer.

— Y a pas plus d'place pour vous qu' pour moi la d'dans pour l'instant, fit-il: y lui fait sa cour, ajouta-t-il d'un ton de confiance.

Alice pâlit, elle avait compris; elle pouvait d'ailleurs apercevoir dans l'entre-bâillement de la porte les deux jeunes gens qui causaient avec animation, ayant évidemment oublié tout le reste. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt? Pourquoi ce qu'elle avait entendu dire la veille au patinage par des gens qui regardaient Sibylle et Édouard patiner ensemble, ne lui avait-il pas fait d'impression? Maintenant, elle ne pouvait plus douter.

Faisant signe à Raysh de se taire, elle rentra dans l'église, le cœur battant, prise de vertige et se demandant si ce flot amer qui lui emplissait l'âme pouvait être cette chose terrible qu'on nomme: la jalousie! Jamais elle n'avait éprouvé de telles tortures. On lui parlait, elle répondait au hasard. Sans rien entendre elle continuait son œuvre, clouant, épinglant, mais comme en rêve. Était-il possible que ce fût Sibylle qui éveillât tant de colère et de mépris dans le cœur de son amie, et se pouvait-il qu'Alice eût aimé cet homme léger qui comblait la mesure de ses fautes en se montrant traître à cette affection passionnée qu'il avait dit éternelle!

Ce ne fut que longtemps, longtemps après, lorsqu'elle eut achevé sa tâche, que brisée de fatigue elle s'arrêta et revint à de meilleurs sentiments.

Après tout, pensait-elle, n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux: Sibylle croit en lui, elle pourra donc être heureuse avec lui.

— Sibylle, fit Édouard sans hésiter lorsqu'il se trouva seul dans le beffroi avec la jeune fille, nous sommes amis depuis longtemps, vous me devenez plus chère tous les jours, et je crois... j'espère... que vous m'aimez un peu.

Ici il s'arrêta, attendant une réponse, qui, tout naturellement, ne vint pas.

— Voulez-vous m'épouser? ajouta-t-il avec sa franchise ordinaire.

Sibylle avait relevé la tête en l'entendant venir et l'avait salué, d'un de ses beaux sourires pleins de franchise, puis, sans méfiance, avait continué à tresser ses guirlandes; mais lorsqu'il avait parlé, son cœur avait fait un grand bond dans sa poitrine, faisant du même

coup affluer tout son sang à ses joues; quelques secondes plus tard, elle était redevenue affreusement pâle.

Voyant qu'elle ne répondait pas:

— Sibylle, répéta-t-il, voulez-vous m'épouser?

Mais elle relevant la tête et sans hésiter:

— Non.

— Non? fit-il surpris par cette brusque et simple

réponse, j'avais cru, ... vous aviez l'air...

Elle sourit.

Il fut un temps, oui, où je vous ai aimé, j'étais alors une petite fille, et une méchante petite fille, et vous, vous étiez si gentil, si adroit, on pouvait vous taquiner impunément, ce n'était pas comme ce pauvre Paul. C'est dans ce temps-là qu'il aurait fallu me demander ma main.

— Je n'ai pas eu cette bonne idée alors, mais je sais que vous n'avez jamais douté de moi, vous me l'avez dit une fois.

— Et je suis toute prête à vous le redire encore si cela vous fait plaisir de l'entendre, reprit-elle avec cette franchise qui chez elle avait tant de grâce.

— Merci. Vous êtes le plus adorable petit être que la terre ait jamais porté. Vous êtes bien sûre que vous ne voulez pas de moi? Il me semble pourtant que nous nous entendrions à merveille.

C'est à ce moment qu'Édouard avait pris ses deux mains et regardé, avec un peu d'insistance peut-être, le joli visage de la jeune fille où se lisaient à la fois les sentiments les plus contradictoires: tendresse, pitié, tristesse, gaieté.

MAXWELL GRAY.

(Traduit par ROBERT de CERISY.)

(La suite au prochain numéro.)

Le Directeur-Gérant: A. FIRMIN-DIDOT.

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Co, rue Jacob, 56.

Combien de personnes demanderaient au dessin une utile et agréable distraction s'il leur était possible de s'y adonner sans être astreint à des heures fixes.

A ce sujet, nous prions toutes les personnes de province éloignées de s'adresser à M<sup>lle</sup> Francheterre, 16, rue Duphot, Paris, qui enseigne l'excellente Méthode Saint-Luc par correspondance. Cette dame envoie, contre toute demande affranchie, des explications détaillées sur ce nouveau et excellent système d'enseignement.

Le règne des manchons de fantaisie, en velours et dentelle, est bien fini; on y renonce pour revenir au vrai manchon de fourrure assorti à la garniture du vêtement ou de la robe. C'est plus joli et surtout plus chaud, car la mode permet aujourd'hui le grand manchon Louis XVI qui protège les bras jusqu'au coude, elle ne l'impose pas, elle l'admet tout en autorisant le manchon plus petit. Du reste, les lectrices de la Mode Illustrée peuvent s'adresser en toute confiance à la **Ville de Bombay, 35, boulevard des Capucines**, la maison par excellence où elles trouveront la mode juste, correcte, sans exagération d'aucun genre aussi bien pour un manchon de 20 francs que pour une pelisse de 1200 francs.

« La Poudre de Rogé, par son goût agréable, est un puissant moyen de vaincre la répugnance d'un grand nombre de malades pour les purgatifs; il n'occasionne ni soif, ni coliques, et, par conséquent, on peut dire de lui qu'il agit sûrement et agréablement. » (Extrait du rapport du professeur SOUBERAN.)

Eviter les produits dont le nom peut prêter à confusion. Fabr. 19, rue Jacob, Paris. Dépôt, 9, rue du 4-Septembre et toutes pharmacies. Prix: 2 fr. avec une instruction.

**JEUNES MÈRES!** Sachez que, pendant l'Hiver, la Mortalité est deux fois plus grande chez les enfants souffrant des dents, que chez ceux dont la première dentition se fait sans douleur par l'emploi du Sirop de dentition du **D<sup>r</sup> DELABARRE**. — 3 fr. 50 le flacon. — D<sup>r</sup> Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris.

**DELETTREZ** 15, Rue d'Enghien  
**GROS**  
**AMARYLLIS du JAPON** PARFUM NOUVEAU  
**DELETTREZ** 5, Rue des Vallées  
**DÉTAIL**

**ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT**  
pour Café à l'eau, au lait, crème, bouillons, goût exquis. Tous Epiciers.

**SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE** 55, RUE DE RIVOLI, PARIS  
**PTYCHOTIS** Nouveau Parfum pour le Mouchoir  
**EAU DE COLOGNE ROYALE**  
PARFUM EXQUIS pour la TOILETTE  
**SAVON ROYAL**. Odeurs surfinées d'une innocuité parfaite pour la peau

**CLASSEUR PARISIEN**  
J. GALICHER, 74, rue de Rennes, Paris  
Classeur Mode Illustrée, ordinaire, titre noir, 2'75  
id. de luxe, toile rouge, impression or et couleur, 4'25  
Classeur pour musique, et pour toute espèce de publication, ordinaire, 2'50, de luxe, 4'  
à or: à domicile, 85 cent; en gare, 60 cent.  
(Le prix du port est la même pour 2 ou 3 portefeuilles.)

**CHUTE DE CHEVEUX**  
Essayer la Pommade Phlocoïne veloutée, préparée par GRANDCLÉMENT, Pharmacien, à Orgelet (Jura) ce produit, d'une efficacité certaine, empêche les cheveux de tomber, et les fait repousser abondamment.  
FRANCO CONTRE 2 FR. EN TIMBRES OU MANDAT  
Voir pour plus de détails l'annonce au 23 novembre 1890.

**PURIFIEZ L'AIR**  
EN BRÛLANT PAPIER D'ARMÉNIE  
du  
**PONSOT, 30, Rue d'Enghien, PARIS.** Env. franco contre mandat ou timbre-poste, 1 boîte 6 cahiers p<sup>o</sup> 144 usages, 1 fr. 75. 1 boîte 12 cahiers p<sup>o</sup> 288 usages, 3 fr.

**FER QUEVENNE** Approuvé par l'Académie de Médecine comme le plus actif contre anémie, sang pauvre, pertes, maux d'estomac, névroses. Exiger le vrai 3'50. 14, r. Beaux-Arts, Paris et Ph<sup>o</sup>.

**RIDES** CICATRICES, TACHES, PETITE VEROLE  
THACKERAY  
P<sup>o</sup> les effacer, ec. à M. A. HERZOG, Lileusaint (S.-et-M.)

**ASTHME** M. BRUNEAU, pharm. à Lille, envoie GRATIS et FRANCO certificats de guérison et boîte d'essai de Poudre et CIGARETTES ESCOUFLAIRE

**COURS de MODES** LEÇONS PARTICULIÈRES  
M<sup>lle</sup> GAMBIER  
63, Rue de Grenelle, 63, PARIS

**BYRRH RECOMMANDÉ**  
AUX FAMILLES  
au Vin de Malaga **SIMON VIOLET AINÉ & Co**  
SEULS SUCCESSEURS  
**VIOLET Frères** THUIR (Pyrénées-Oc.)

**COSMÉTIQUE AU RAISIN** POUR LES GERÇURES DES LÈVRES  
La Boîte (2 bâtons) 1<sup>o</sup>, 1'65  
L. PIERLOT, 55, r. Bonaparte, PARIS.

**LUX-LUXURIA** Nettoie, Revivifie et Clérisse les **MEUBLES**  
Flacons: 0.75 et 1.25  
Chez tous les EPICIERS

**Gouttes Livoniennes** Contre RHUMES TOUX, BRONCHITES, etc.

**RIDES** COUPEROSE, TANNES, ROUSSEURS. Pour les effacer, méthode gratuite (sous pli fermé) à demander à **LECLERCQ, 18, rue LAFFITTE, Paris**







LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob, Paris

Coiffettes de M<sup>me</sup> COUSSINET, rue Richer, N<sup>o</sup> 43.

Reproduction Interdite.

A.D.

Mode Illustrée. 1891. N<sup>o</sup> 1.